

CHRISTINE SCHMIT

**Le rôle de la traduction et de l'interprétation
dans la conquête et la colonisation du
Mexique**

Mémoire présenté à l'Ecole de traduction et d'interprétation pour
l'obtention de la licence en traduction

Directeur de mémoire :
Prof. [Claude Bocquet](#)

Jurée :
Mme [Mercedes Neal-Bravo](#)

Université de Genève
Septembre 2004

Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier M. José María Marco, professeur au département de traduction et d'interprétation de l'université Pontificia Comillas de Madrid, qui a consacré un chapitre de son cours de littérature espagnole aux traducteurs et interprètes du Nouveau Monde et m'a ainsi donné l'idée du sujet de ce mémoire.

Je remercie M. Claude Bocquet d'avoir accepté d'être mon directeur de mémoire et Mme Mercedes Neal-Bravo d'avoir accepté d'être jurée.

Finalement, je remercie Corinne Schroeder, Sandra Foerst et Luis Eduardo Tapia López d'avoir accepté de lire et de réviser mon mémoire ainsi que pour leurs encouragements et leur soutien.

Considerando la vastedad de los dominios españoles en la época, la enorme diversidad de lenguas con que se trabajó, la constancia mantenida a través de un par de siglos al menos, su rigor, y eficacia, no creemos hiperbólico mantener que la labor de los intérpretes y traductores al echar los cimientos de las naciones de Hispanoamérica, se encuentra entre los hitos más importantes de la historia de la traducción oral y escrita en nuestra civilización occidental. (De la Cuesta, 1992)

1. Introduction

En 1492, quand Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde, un des chapitres les plus importants de l'histoire de l'humanité commence. Après Cuba, le Mexique devient vite un des principaux centres de la conquête du Nouveau Monde. Les premières expéditions au Mexique sont celle de Francisco Hernández de Córdoba en 1517 et celle de Juan de Grijalva en 1518, mais elles ne sont pas couronnées d'un grand succès. Les conquistadores essuient de nombreuses défaites contre les indigènes. La véritable conquête du Mexique ne commence qu'en 1519, avec l'expédition d'Hernán Cortés. Cet Espagnol né en 1485 en Estrémadure s'embarque pour l'Amérique en 1504. Il est d'abord colon, chercheur d'or et notaire public à Saint-Domingue avant de partir à Cuba pour devenir le secrétaire du gouverneur Diego Velázquez. Celui-ci lui confie le commandement de la troisième et plus importante expédition au Mexique. Cortés part en février 1519 et arrive d'abord au Yucatán avant de se diriger vers Tenochtitlán, la capitale de l'empire aztèque, qui a à sa tête l'empereur Moctezuma. Après de longs et difficiles combats, les Espagnols remportent la victoire contre les Aztèques en 1521. De nombreux autres peuples du Mexique, ennemis ou alliés des Aztèques, sont également soumis par les Espagnols à la même époque.

Les Espagnols découvrent beaucoup plus que de nouveaux territoires, ils découvrent des peuples, des cultures, des coutumes, des religions et aussi des langues inconnues. Il est difficile de dire avec exactitude combien de langues sont parlées au Nouveau Monde et au Mexique à l'arrivée des Espagnols. Les

historiens avancent des chiffres très divers : 123, 133 ou 170 familles de langues seraient parlées aux Amériques. Certains affirment qu'il y a plus de 1000 voire 2000 langues distinctes.

Los idiomas que hablaban [los pueblos indígenas] eran centenares. Según una de las clasificaciones propuestas por los filólogos constituían ciento veintitrés familias. (Henríquez Ureña, cité dans De la Cuesta, 1992)

When Columbus first set foot in America he was faced with about 1,000 languages from around 133 language families. (Bastin, 1998, 505)

La variedad era extraordinaria en comparación con las pocas lenguas existentes en Europa y Asia: se han calculado unas 170 familias de lenguas; más de 2000 variedades locales para la América meridional. (Martinell Gifre, 1992, 157)

De nombreuses langues se divisent encore en plusieurs dialectes et il y a des villages où on parle jusqu'à trois langues différentes. Les langues les plus répandues au Mexique sont le nahuatl (parfois appelé aztèque), la langue parlée par les Aztèques, et les différentes variantes du maya, parlées par le peuple maya, essentiellement dans la région du Yucatán et du Chiapas, mais aussi au Guatemala. On pense que moins de la moitié des langues parlées à cette époque ont survécu jusqu'à nos jours, mais il est impossible de donner des chiffres précis. Aujourd'hui, au Mexique, selon Angel Rosenblat (1984, 99), il existe 48 familles linguistiques, regroupant 183 langues distinctes. D'autres auteurs donnent des chiffres plus élevés ou moins élevés, selon leur mode de classification. Le site Internet *Ethnologue: Languages of the world*

(http://www.ethnologue.com/show_country.asp?name=Mexico) répertoire 288
langues vivantes au Mexique, en incluant les variantes régionales.

Avec une telle diversité linguistique, il n'est pas surprenant que la langue ait joué un rôle primordial pendant la conquête et au début de la colonisation du Mexique. Antonio de Nebrija, qui a rédigé la première grammaire de la langue espagnole en 1492, rappelle dans son introduction que la langue a toujours été la compagne de l'empire. La Couronne espagnole poursuit en effet trois buts au Nouveau Monde : la conquête du territoire, l'évangélisation, et l'expansion de la culture et de la langue espagnole. En réalité, la langue intervient dans tous les aspects de la conquête.

[...] on pourrait dire que la traduction a toujours accompagné la violence de l'histoire, comme suite et complément de l'entreprise conquérante.
(Val Julián, 1998, 76)

Ce mémoire analyse le rôle que jouent la traduction et l'interprétation lors de la conquête et de la colonisation du Mexique. Par Mexique, nous entendons le territoire que représente l'Etat actuel du Mexique, mais nous nous concentrons essentiellement sur ce qui à l'époque est l'empire des Aztèques, qui devient la Nouvelle-Espagne après la conquête par les Espagnols, et la péninsule du Yucatán, territoire des Mayas. L'époque analysée va de la première expédition de 1517 au début du XVII^e siècle, parfois au-delà si nécessaire.

Dans les chapitres qui suivent, nous allons étudier d'abord quelles sont les fonctions remplies par les interprètes et qui sont ces interprètes. Le deuxième

chapitre est consacré au rôle joué par les missionnaires. Le dernier chapitre analyse les traductions effectuées de ou vers des langues indiennes lors du début de l'époque coloniale.

2. Les interprètes

Les interprètes existent au Nouveau Monde bien avant l'arrivée des Espagnols. Des peuples qui parlent d'innombrables langues différentes coexistent au Mexique. Les Aztèques, le peuple dominant au Mexique, ont soumis de nombreux autres peuples. Leur expansion territoriale entraîne l'expansion de leur langue, le nahuatl. Les peuples conquis par les Aztèques gardent leur propre langue, mais ils sont obligés d'utiliser la langue nahuatl quand ils s'adressent à leurs nouveaux maîtres. La communication est nécessaire en temps de guerre pour négocier avec les chefs étrangers ou communiquer avec les peuples nouvellement soumis, mais aussi en temps de paix pour faire du commerce. Ainsi, la plupart du temps, les interprètes sont des prisonniers d'autres tribus ou des marchands itinérants polyglottes.

Les Espagnols sont conscients de l'importance de la communication. Dans son premier voyage au Nouveau Monde, Christophe Colomb emmène deux interprètes, Rodrigo de Jerez, qui parle plusieurs langues de la Guinée, et Luis de Torres, qui parle hébreu, chaldéen et un peu d'arabe. Il sera bientôt évident que ces langues ne sont d'aucune utilité en Amérique.

Quand les conquistadores arrivent au Mexique, un de leurs premiers soucis est de se procurer des interprètes pour pouvoir communiquer avec les indigènes.

Ce que Cortés veut d'abord, c'est non pas prendre, mais comprendre ; ce sont les signes qui l'intéressent en premier lieu, non leurs référents. Son

expédition commence par une quête d'information, non d'or. La première action importante qu'il entreprend – et on ne saurait exagérer la signification de ce geste – est de chercher un interprète. (Todorov, 1982, 130)

En effet, sans interprètes, les Espagnols sont perdus, ils n'arrivent pas à trouver leur chemin, ils sont attaqués par des peuples hostiles et ne peuvent pas se procurer des vivres. Ils sont alors obligés de communiquer par signes, ce qui produit rarement les effets désirés chez les Indiens. Les malentendus doivent en effet être nombreux. Dans les textes écrits par les conquistadores ou les missionnaires, tant la présence que l'absence d'interprètes est souvent mentionnée. On trouve de nombreuses occurrences de phrases comme « no teníamos lengua », « carecíamos de lengua », « no llevábamos lengua », « a falta de lengua », « necesitábamos lengua », « buscábamos a tierra para haber lengua », « fuimos a un lugar donde tener lengua », etc. (Martinell Gifre, 1992, 152), mais également « notre capitaine leur fit dire, par nos interprètes », « Cortés leur répondit, au moyen de l'interprète », « comme d'habitude, il lui dit au moyen de nos interprètes », etc. (exemples tirés de Bernal Díaz del Castillo, 2003). Les interprètes, appelés « lenguas » (langues) par les conquistadores, sont en effet omniprésents et même quand ils ne sont pas mentionnés directement dans les récits, on devine leur présence comme une ombre qui accompagne tous les mouvements des conquistadores.

La chance fait que les Espagnols peuvent rapidement se procurer des interprètes de langue nahuatl et maya, qui sont les langues les plus répandues au Mexique. Cortés est accompagné par Melchior, un Indien maya capturé lors de la première

expédition au Mexique et qui a appris quelques mots d'espagnol (voir chapitre 2.3.1.). Il retrouve également un naufragé espagnol, Jerónimo de Aguilar, qui a vécu plusieurs années comme esclave chez les Mayas et a appris leur langue (voir chapitre 2.3.2.). Finalement, il reçoit comme cadeau d'un cacique (chef local), une jeune femme, Doña Marina, qui parle aussi bien le nahuatl que le maya (voir chapitre 2.3.3.). Grâce à ces interprètes, les conquistadores peuvent communiquer avec les Mayas et les Aztèques. Cependant, quand ils se trouvent face à des peuples qui parlent d'autres langues, ils sont obligés de communiquer par signes ou au moyen des interprètes locaux qui interprètent de leur propre langue vers le nahuatl et les interprètes de Cortés du nahuatl vers l'espagnol, ou même du nahuatl vers le maya et puis du maya vers l'espagnol. Aujourd'hui, ce procédé est appelé l'interprétation consécutive de relais. Ce procédé est utilisé par exemple quand les troupes de Cortés se trouvent en territoire totonaque.

Soon thereafter the expedition encountered Totonac Indians, whose language was unknown to both Doña Marina and Aguilar. Among these people, however, there were interpreters who spoke Totonac and Nahuatl, and so a chain of interpreters was formed. The Totonacs' interpreters translated Totonac to Nahuatl for Doña Marina. She translated from Nahuatl to Maya for Aguilar, and he translated from Maya to Spanish for Cortés. And then the exchange was reversed: Cortés to Aguilar to Doña Marina to the interpreters to the Totonacs. The wonder of it is that any vestige of communication survived the transmission back and forth through four languages. (Karttunen, 1994, 7)

Au Michoacán, une région située au nord du territoire aztèque, les Espagnols peuvent également communiquer avec les populations indigènes grâce aux

interprètes locaux qui parlent le nahuatl en plus de leur langue maternelle, le tarasque.

Y asentáronse los mexicanos y el cazonci hizo llamar un intérprete de la lengua de México, llamado Nuritan que era su nauatlato intérprete. (Relación de Michoacán, 1989 [1541], 256)

La figure de l'interprète ne disparaît pas à un stade plus avancé de la colonisation quand les missionnaires maîtrisent plusieurs langues, certains Espagnols ont appris le nahuatl ou une autre langue indigène et les Indiens apprennent l'espagnol dans les écoles créées par les religieux. La fonction des interprètes devient néanmoins plus stable. Ils travaillent souvent pour le nouveau gouvernement colonial et ils sont encore nécessaires pour communiquer avec les groupes d'indigènes qui sont restés monolingues. Aujourd'hui encore, il existe certains groupes d'indigènes au Mexique qui ne parlent que leur propre langue et n'ont jamais appris l'espagnol.

2. 1. Les fonctions des interprètes

Les fonctions remplies par les interprètes peuvent être classées en cinq grandes catégories : ils sont guides, ambassadeurs, interprètes pour les missionnaires, enseignants et interprètes auprès des tribunaux et de l'administration coloniale.

2. 1. 1. Guides

Une des premières préoccupations des Espagnols, à leur arrivée au Mexique, est de trouver des guides fiables, capables de leur montrer le chemin dans cette terre inconnue. Le rôle de guide est principalement rempli par les interprètes qui soit connaissent eux-mêmes le territoire dans lequel les Espagnols se trouvent, soit sont capables d'interroger les populations locales dans leur langue.

Je fis demander par mon interprète aux Indiens que mes gens avaient ramenés s'ils ne connaissaient pas quelque part un village où nous aurions chance de trouver quelques vivres [...]. (Cortés, 1996 [1519-1526], 396)

Un hombre de Cempoalla, llamado el Tlacocheácatl [...] también venía hablando náhuatl. Este les viene preparando el camino, éste les viene haciendo cortar caminos, éste les viene dando el verdadero camino. Los guiaba, los traía viniendo por delante. (Bernardino de Sahagún, cité dans Emilfork Tobar, 1987, 187)

Souvent les conquistadores utilisent des Indiens qu'ils capturent en cours de route dans les villages qu'ils traversent et avec lesquels ils communiquent

essentiellement par signes, étant donné qu'à ce tout premier stade de la conquête, aucun des deux groupes n'a encore appris la langue de l'autre et les interprètes efficaces sont rares.

Nous avons un autre interprète appelé Francisco, dont j'ai déjà parlé, que nous primes lors de l'expédition de Grijalva. Il ne comprenait nullement la langue de Tabasco, mais il parlait bien celle de Culua, qui est la mexicaine. Ce fut moitié par signes qu'il fit entendre à Cortés que Culua était fort loin. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 152)

2. 1. 2. Ambassadeurs

Les interprètes sont également des intermédiaires importants pour négocier avec les chefs des villages, pour acheter de la nourriture aux Indiens et pour négocier la paix. Avant tout, ils doivent dissuader les Indiens de leur opposer de la résistance.

Ce jour-là, quelques Espagnols guerroyaient avec les Mexicains, lorsqu'ils nous demandèrent de leur envoyer notre interprète pour traiter de la paix. (Cortés, 1996 [1519-1526], 264)

En outre, ils servent d'informateurs, aussi bien sur la culture espagnole que sur les coutumes des indigènes. Au moyen de ses interprètes, Cortés parle aux Indiens de l'Espagne, du Roi et de la culture espagnole. Il les utilise également pour rassembler des informations importantes sur les coutumes des Indiens, notamment leurs techniques de guerre et leur organisation politique.

2. 1. 3. Interprètes des missionnaires

Un des buts de la conquête est de convertir les Indiens au christianisme. Bien que les missionnaires se mettent vite à la tâche d'apprendre les langues indiennes, tous ne sont pas capables de prêcher dans ces langues difficiles pour eux et souvent mal maîtrisées. Dans un premier temps, ils sont donc obligés de prêcher et d'administrer les sacrements aux nouveaux convertis à l'aide d'un interprète.

[...] la messe terminée, je fis venir mes religieux qui, au moyen de l'interprète, leur firent un sermon touchant notre sainte foi, leur expliquant qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et l'erreur de leurs croyances. (Cortés, 1996 [1519-1526], 383)

Les interprètes qui sont au service des missionnaires sont choisis selon des critères assez stricts. On doit préférer les Espagnols aux Métis, les Métis aux Indiens et les hommes aux femmes. Ils doivent être vertueux, ne pas s'adonner à la boisson et garder le secret absolu (Solano, 1991, XLII).

Un des premiers interprètes des missionnaires, et un des plus efficaces aussi, est Alonso de Molina, un jeune garçon espagnol élevé parmi les Indiens et qui apprend rapidement leur langue, le nahuatl. Les missionnaires espagnols s'aperçoivent de ses capacités linguistiques et se servent de lui pour prêcher aux Indiens. Il leur enseigne aussi le nahuatl et quand il est adolescent, il rentre lui-même dans les ordres.

Este fue otro Samuel ofrecido a Dios en el templo, que desde su niñez le sirvió y trabajó fidelísimamente. Este fue el primero que sirviendo de intérprete a los frailes dio a entender a los indios los misterios de nuestra fe, y fue maestro de los predicadores del Evangelio, porque él les enseñó la lengua, llevándolo de un pueblo a otro donde moraban los religiosos, porque todos participasen de su ayuda. Cuando tuvo edad tomó el hábito de la Orden, y en ella trabajó hasta la última vejez. Llamóse después Fray Alonso de Molina. (Jerónimo de Mendieta, cité dans Solano, 1991, 13)

L'utilisation des interprètes par les religieux a déclenché de nombreuses querelles théologiques. Est-il acceptable d'administrer les sacrements ou d'écouter une confession par l'intermédiaire d'un interprète ? En 1588, dans son *Procuranda Indorum Salute*, le jésuite José de Acosta affirme qu'il ne faut pas utiliser les interprètes pour les confessions, que la confiance accordée aux interprètes est excessive et qu'ils ne sont ni fiables ni compétents.

[...] son ordinariamente infieles o rudos, que apenas entienden lo que les dicen, ni saben declarar si es que entienden algo. Al fin como indios que son, o descendientes de indios, que con frecuencia no llegan a conocer bien nuestras cosas, ni nuestro idioma. (José de Acosta, cité dans Solano, 1991, XXL)

D'autres sont d'avis que c'est aux missionnaires d'apprendre les langues pour ne plus devoir recourir aux intermédiaires. En revanche, certains, dont Jerónimo de Mendieta, jugent que les interprètes sont très efficaces.

Tanta fue la ayuda que estos intérpretes dieron, que ellos llevaron la voz y sonido de la palabra de Dios, no sólo en las provincias adonde hay monasterios y en la tierra que de ellos se predica y visita, mas a todos

los fines de esta Nueva España que está conquistada y puesta en paz, y a todas las otras partes adonde los mercaderes naturales llegan y tratan. (Jerónimo de Mendieta, cité dans Solano, 1991, 14-15)

El intérprete, y fuese mujer, niño o adulto, ayudó a los religiosos cuando éstos no conocían todavía bien la lengua, o cuando las lenguas variaban. Si ellos no hubieran existido en el entorno de los religiosos, el tiempo del intercambio gestual se hubiera prolongado mucho más de lo que lo hizo, y la tarea de adoctrinar hubiera parecido inacabable. (Martinell Gifre, 1992, 163)

Nous reviendrons plus en détail sur le travail effectué par les missionnaires au chapitre 3.

2. 1. 4. Enseignants

Certains interprètes deviennent les maîtres des Indiens ou des Espagnols, notamment des missionnaires, en leur enseignant l'espagnol, respectivement le nahuatl ou d'autres langues indiennes. Un certain Juan Pérez de Arteaga accompagne si souvent les interprètes d'Hernán Cortés, Jerónimo de Aguilar et Doña Marina (aussi appelée la Malinche), pour apprendre le nahuatl qu'on le surnomme Juan Pérez Malinche. Nous verrons plus tard, au chapitre 3, que de nombreux missionnaires apprennent les langues indiennes grâce à l'aide des enfants.

2. 1. 5. Interprètes auprès des tribunaux et de l'administration coloniale

Dès la fin de la conquête, les Espagnols mettent en place leur administration coloniale. C'est le *Consejo de Indias* (Conseil des Indes) qui adopte les lois et ordonnances concernant le Nouveau Monde. La Nouvelle-Espagne, tel est le nom donné au territoire du Mexique, devient une vice-royauté en 1535. Le vice-roi est l'autorité suprême et le représentant direct de la monarchie espagnole. A côté du vice-roi, les institutions les plus importantes sont les *audiencias* (audiences ou tribunaux supérieurs), qui se trouvent à Mexico et à Guadalajara. Elles cumulent les pouvoirs judiciaires et administratifs. Les *audiencias* se divisent en *corregimientos*, qui jugent les affaires en première instance. Les villes sont administrées par les *ayuntamientos* ou *cabildos*, composés d'un Conseil de quatre à douze *regidores*, présidé par l'*alcalde mayor*, aidé d'*alcaldes ordinarios* pour rendre la justice.

Là encore le problème de la traduction et de l'interprétation se pose. La justice n'est pas entièrement bilingue : entre Indiens, seule la langue indienne est utilisée et entre Espagnols, seul l'espagnol. Dès que des personnes parlant différentes langues doivent intervenir dans un procès, la présence d'interprètes devient indispensable. Il faut donc des interprètes très compétents dans les deux langues et surtout des interprètes auxquels on peut faire confiance. Ils sont considérés comme « des agents au service de la justice et du gouvernement dans le Nouveau Monde » (Lefevre, 1995, 152).

Ces interprètes officiels sont chargés non seulement d'interpréter entre l'espagnol et le nahuatl, mais aussi entre différentes langues indiennes. Par exemple, dans les documents relatifs au procès de Ana Xipal contre Juan Ixcohuixtli qui a lieu en 1568 à Tlaxcala, nous trouvons la mention d'un certain Pedro Totolihuitl, un noble originaire de Huez Otlipan qui sert d'interprète entre le nahuatl et l'otomi quand interviennent des témoins qui ne parlent que l'otomi (Sullivan, 1987, 125-131).

Les interprètes et traducteurs doivent aussi accompagner les autorités dans leurs déplacements et visites officielles dans des provinces reculées.

2. 2. Les lois relatives aux interprètes

Entre 1529 et 1630 sont promulguées 15 lois relatives aux interprètes officiels. Elles sont ensuite rassemblées dans un chapitre de la *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*, publiée en 1681 (voir Annexe 1). Ces lois réglementent différents aspects de la profession, mais elles accordent beaucoup d'importance à la loyauté des interprètes et presque aucune à leurs capacités linguistiques. Il y a d'abord les aspects éthiques : les interprètes doivent faire preuve de « fidélité, chrétienté et bonté », ils doivent être impartiaux et traduire uniquement les paroles qui ont été prononcées, sans ajouter ni omettre la moindre information, et ils ne doivent pas accepter de cadeaux, ni des Espagnols, ni des Indiens. En outre, les Indiens traduits en justice peuvent se faire accompagner par un « ami chrétien » qui puisse vérifier que les interprètes restituent correctement leurs paroles. Puis, les aspects pratiques : les interprètes doivent être formellement nommés à leur poste et prêter serment avant de commencer à travailler. Les heures de travail et le salaire sont également fixés selon des règles strictes. Ceux qui ne respectent pas ces règles doivent payer des amendes ou peuvent même perdre leur statut d'interprète officiel. Curieusement, aucune loi ne prévoit que les interprètes doivent avoir des connaissances approfondies des langues qu'ils traduisent. On craint bien plus la corruption que l'incompétence. Il est permis de croire que cette crainte est fondée, car s'il est nécessaire de réglementer de façon si stricte le travail des interprètes, c'est que leur comportement n'est pas toujours irréprochable. De nombreux chroniqueurs de l'époque nous rapportent en effet des abus et se plaignent du manque de fidélité des interprètes. On peut toutefois

douter que ces lois soient très strictement appliquées, car beaucoup d'entre elles sont répétées d'année en année.

Il existe également différentes lois qui réglementent le recours aux interprètes dans les expéditions dont le but est de conquérir de nouvelles terres. La loi reproduite ici prévoit que des interprètes soient présents dans les expéditions et qu'ils parlent avec les autochtones pour connaître leurs coutumes. En outre, les conquistadores n'ont pas le droit d'emmener avec eux des Indiens des terres nouvellement conquises, excepté quelques personnes qui doivent servir d'interprètes et qui doivent être payées pour leur travail et bien traitées.

Ordenanzas de descubrimiento, nueva población y pacificación de las Indias, 13 de julio 1573 [...]

Procuren llevar algunos indios para lenguas a las partes donde fueren, de donde les pareciere ser mas a propósito. Y lo mismo puedan hacer en las provincias que descubrieren de unas tierras a otras, haciéndoles todo buen tratamiento. Y por medio de las dichas lenguas, o como mejor pudieren, hablen con los de la tierra y tengan pláticas y conversación con ellos procurando entender las costumbres, calidades y manera de vivir de la gente de la tierra y comarcas [...]

Los que hicieren descubrimientos por mar o por tierra, no puedan traer, ni traigan, indio alguno de las tierras que descubrieren, aunque digan que se los venden por esclavos o ellos se quieran venir con ellos, ni de otra manera alguna, so pena de muerte, excepto hasta tres o cuatro personas para lenguas, tratándolos bien y pagándoles su trabajo. (Solano, 1991, 72)

2. 3. Biographies d'interprètes

Nous venons de voir quelles sont les fonctions remplies par les interprètes. Il reste maintenant une autre question à élucider : Qui sont les interprètes ?

Les premiers interprètes sont pour la plupart des Indiens capturés par les Espagnols pour leur indiquer le chemin et communiquer avec les indigènes. Quand les conquistadores sont dans un village où ils apprennent qu'il y a des prisonniers d'autres tribus qui parlent plusieurs langues ou qui connaissent bien la région, ils achètent leur liberté et les amènent avec eux.

[...] hizo llamar un nauatlato o intérprete de la lengua de Mechuacán y vino el intérprete llamado Xanaqua, que era de los suyos, y había sido cativado de los de México y sabía la lengua mexicana y la suya de Mechuacán y venía por intérprete de los españoles [...]. (Relación de Michoacán, 1989 [1541], 267)

Les Espagnols croient que ces interprètes sont plus loyaux, parce qu'ils les ont libérés de la captivité. Ils leur promettent aussi la liberté s'ils remplissent bien leur fonction d'interprètes et de guides.

Ces Indiens apprennent quelques rudiments d'espagnol en vivant avec les conquistadores, mais en général, leurs connaissances linguistiques restent assez limitées et ils sont souvent loin d'être fidèles à leur maîtres, même si la plupart du temps, ils n'ont pas vraiment le choix et sont contraints de collaborer.

Consciemment ou non, les traducteurs indigènes deviennent des instruments de domination de leur propre peuple entre les mains de puissances étrangères, même s'il leur arrive parfois de s'adonner à des actes de résistance. Mais la répartition du pouvoir leur est si défavorable que la collaboration est bien souvent la seule voie qui s'offre à eux. (Lefevere, 1995, 152)

Parmi les interprètes on compte des femmes et des enfants. Ces derniers sont en général très doués pour apprendre rapidement une nouvelle langue et fournissent de grands services aux missionnaires. Il y a aussi des domestiques et des esclaves.

Je prends bonne note que l'indigène au service de ma nièce Doña Béatrice serait utile comme interprète, ainsi que l'autre femme mariée de Tlaxcala travaillant pour ma belle-soeur. (Lettre de Luis de Velasco à Tristán de Luna, citée dans Bowen, 1995, 257)

Les naufragés eux aussi s'avèrent souvent être des interprètes utiles. Ainsi, une femme jamaïcaine qui a fait naufrage à l'île de Cozumel y a appris le maya et accompagne l'expédition de Juan de Grijalva au Yucatán. Apparemment, elle n'a pas joué le rôle d'interprète pendant longtemps, puisque les chroniques ne la mentionnent que très brièvement.

[...] il vint une jeune Indienne de bel aspect, qui se mit à parler la langue de Jamaïque, disant que tous les Indiens et Indiennes de cette île et du village s'étaient enfuis épouvantés dans les bois ; et comme plusieurs soldats et moi nous comprenions très bien cette langue qui est aussi celle de Cuba, nous fûmes surpris et nous lui demandâmes comment elle se trouvait là. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 65-66)

Parmi les interprètes, on compte aussi quelques Espagnols. Quelques-uns d'entre eux apprennent une langue indienne en vivant parmi les indigènes. Le cas le plus célèbre est celui de Jerónimo de Aguilar, naufragé au Yucatán (voir chapitre 2. 3. 2.). D'autres apprennent les rudiments de la langue au fil du temps au contact des autochtones. Ainsi, un jeune page d'Hernán Cortés appelé Orteguilla (ou Orteguita), qui a appris le nahuatl, est donné à Moctezuma lorsque celui-ci est tenu captif par les Espagnols, pour que les deux parties puissent communiquer plus aisément.

Il est intéressant de noter que les interprètes du Nouveau Monde sont les premiers de l'histoire dont on connaît les noms, même si leur profession existe depuis bien plus longtemps (De la Cuesta, 1992).

Les informations relatives aux interprètes dont nous disposons aujourd'hui ne proviennent pas des interprètes eux-mêmes, car ceux-ci n'ont pas laissé de récits de leur propre vie ou de leurs expériences en tant qu'interprètes. Une exception est l'Espagnol García del Pilar qui accompagne Nuño de Guzmán dans son expédition au nord du Mexique. García del Pilar a écrit un court récit de cette expédition, dans lequel il se contente toutefois de relater les faits et ne fournit pas de détails concernant son activité d'interprète, excepté qu'il ne comprend pas la langue tarasque et qu'il compte avec l'aide d'un interprète tarasque appelé Juan Pascual.

Nous allons maintenant analyser la biographie de certains des interprètes les plus importants. Les cas présentés sont très différents les uns des autres. D'abord,

Julián et Melchior, deux Indiens mayas capturés, incompetents et traîtres. Ensuite, Jerónimo de Aguilar, un Espagnol naufragé au Yucatán, qui apprend la langue maya lors de sa captivité et est recueilli par Hernán Cortés pour lui servir d'interprète. Puis, la plus célèbre de tous, Doña Marina, interprète et maîtresse de Cortés, personnage controversé et véritable figure de légende. Et pour terminer, Gaspar Antonio Chi, qui se trouve au coeur même des tensions politiques et religieuses au Yucatán. Tous ont vécu un destin extraordinaire et ont été les témoins privilégiés de l'histoire du Mexique grâce à leur fonction d'interprète.

2. 3. 1. Julián et Melchior

Kidnapped, baptized, dressed in Spanish clothes, used as an interpreter – Melchior's strange life, or more accurately the narrative of that life, is an artifact of the encounter between alien peoples, an anecdote of the nervous oscillation between self and other. (Greenblatt, 1991, 140)

En 1517 a lieu la première expédition au Mexique, plus précisément au Yucatán, sous la direction du capitaine Francisco Hernández de Córdoba. Près de Cabo de Catoche, il s'empare de deux jeunes Indiens mayas qui sont baptisés Julián et Melchior (ou Melchor), souvent appelés par les diminutifs Julianillo et Melchorejo, pour qu'ils apprennent l'espagnol et puissent servir d'interprètes dans des expéditions ultérieures. Il les ramène à Cuba, d'où était parti l'expédition et où ils apprennent quelques rudiments d'espagnol. Ils retournent comme interprètes au Mexique avec Juan de Grijalva qui dirige la deuxième expédition en 1518.

[...] au moyen de Julianillo et de Melchorejo, ceux-là mêmes que nous avons pris à la pointe de Cotoche et qui comprenaient très bien ces Indiens, on put leur parler. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 65)

Julián meurt peu de temps après à Cuba et Melchior devient le premier interprète d'Hernán Cortés dans sa campagne du Mexique.

La plupart des chroniqueurs de l'époque soulignent surtout la mauvaise qualité des prestations de Julián et de Melchior ainsi que leur manque de loyauté. Ils ont été soupçonnés de changer volontairement le sens des paroles qu'ils devaient traduire.

On flatta aussi beaucoup ces trois prisonniers ; on les gratifia de perles pour eux-mêmes, dans le but de dissiper leur crainte. Ils partirent et ne revinrent pas ; ce qui nous fit penser que Julianillo et Melchorejo ne leur avaient pas traduit exactement nos paroles et qu'ils leur avaient exprimé le contraire de notre pensée. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 68)

[Melchior] était cependant un homme grossier, car il était pêcheur et il semblait qu'il ne savait ni parler, ni répondre. (Francisco López de Gomara, cité dans Todorov, 1982, 129)

Les conquistadores se méfient de Julián et de Melchior et ne leur confient pas des missions importantes quand ils peuvent l'éviter.

Quant aux Indiens Juanillo et Melchorejo, que nous avons pris à la pointe de Cotoche, nous craignîmes qu'ils ne s'enfuissent aussitôt qu'ils seraient séparés de nous, et c'est pour cette raison que nous ne fîmes pas appeler par eux les fugitifs. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 66)

Lors de l'expédition de Cortés, Melchior prend la fuite et complotte contre les Espagnols.

Mais, lorsqu'on fut l'appeler, on ne le trouva plus ; il avait pris la fuite et s'était réfugié chez les gens de Tabasco. Il paraît que le jour précédent, à la pointe des Palmiers, il avait abandonné ses vêtements de Castille et était paru dans une embarcation. Cette fuite causa de l'ennui à Cortés, craignant qu'il ne découvrit aux Indiens certaines choses qui ne nous seraient pas avantageuses. (ibid. 137)

Cortés a raison d'être inquiet. Melchior incite les Indiens à attaquer les Espagnols, en les assurant que ceux-ci sont peu nombreux et qu'ils peuvent aisément être

vaincus. Par chance, Cortés apprend ces intentions à temps et peut combattre les Indiens avec succès. Il paraît que Melchior aurait payé très cher ses conseils, les Indiens l'ayant sacrifié à leurs idoles après la défaite contre les Espagnols.

Melchior devient ainsi le symbole de l'interprète indien qui est contraint de travailler pour les Espagnols contre son gré et qui profite de la première occasion qui se présente à lui pour prendre la fuite et causer du tort aux conquistadores. Cette expérience prouve que les interprètes ne peuvent être efficaces et fidèles que s'ils font volontairement ce travail.

2. 3. 2. Jerónimo de Aguilar

[...] doña Marina y Jerónimo de Aguilar, instrumentos principales de aquella conquista, y tan necesarios entonces como en lo pasado; porque sin ellos fuera imposible incitar o atraer los ánimos de las naciones que se iban a buscar. (Solís, 1970 [1684], 304)

Le destin de Jerónimo de Aguilar est tout à fait digne d'un roman. Cet Espagnol est un des seuls survivants de l'expédition de Juan de Valdivia qui fait naufrage, en 1511, sur des récifs près de la Jamaïque, en allant de Panama à Saint-Domingue. Quelques survivants réussissent à se sauver sur un canot et peuvent ainsi atteindre les côtes du Yucatán. Là, ils sont capturés par des Mayas. La plupart des Espagnols meurent sacrifiés sur les autels, les autres meurent de faim ou de fatigue. Seuls deux survivent : Gonzalo Guerrero et Jerónimo de Aguilar. Ce dernier prend la fuite et se réfugie auprès d'un chef de village, ennemi de celui qui l'avait capturé et qui le traite avec plus de clémence. Néanmoins, il vit huit ans d'esclavage parmi les Mayas au cours desquels il apprend aussi leur langue.

Avant son départ de Cuba, Cortés a appris que des Espagnols vivent au Yucatán. Son interprète Melchior en avait informé Diego de Velázquez, le gouverneur de Cuba, qui a ensuite donné à Cortés l'instruction d'aller les sauver.

Iréis por la costa de la isla de Yucatán, Santa María de los Remedios, en la cual están en poder de ciertos caciques principales de ella seis cristianos, según y como Melchor, indio natural de la dicha isla, que con vos lleváis, dice y os dirá, y trabajareis por todas las vías y maneras y mañas que ser pudiere por haber a los dichos cristianos por rescate o por amor, o por otra cualquier vía donde no intervenga detrimento de

ellos. (Ordonnance de Diego de Velázquez, citée dans Torre Villar, 1991, 12-13)

Apparemment, de nombreux chroniqueurs de l'époque et aussi des historiens contemporains sont mal informés sur cet épisode. Selon certains, Cortés n'aurait appris l'existence des naufragés espagnols qu'une fois au Yucatán, où des Espagnols qui avaient participé aux expéditions antérieures lui apprennent qu'ils avaient alors entendu des Indiens utiliser des mots espagnols.

Cortés entend parler d'Indiens qui emploient des mots espagnols ; il en déduit qu'il y a peut-être des Espagnols parmi eux, des naufragés d'expéditions antérieures ; il se renseigne, on confirme ses suppositions. (Todorov, 1982, 130)

[Cortés] nous demanda notre sentiment au sujet de l'expression « Castilan, Castilan », que nous adressèrent les Indiens de Campêche lors de notre expédition avec Hernandez de Cordova [...]. Nous lui racontâmes donc, encore une fois, comment et de quelle façon nous l'avions entendue. Il nous dit alors qu'il avait souvent réfléchi à tout cela et pensé que peut-être quelques Espagnols se trouvaient dans ce pays. Il ajouta : « Je suis d'avis qu'il convient de demander aux caciques de Cozumel s'ils en ont connaissance ». On interrogea donc tous les principaux personnages, au moyen de Melchorejo, qui comprenait déjà quelque peu la langue de Castille et savait très bien celle de Cozumel. Ils furent tous unanimes à répondre qu'ils avaient connu des Espagnols ; ils en donnaient les signalements et assuraient qu'à deux journées de distance, dans l'intérieur du pays, des Indiens les possédaient comme esclaves ; qu'au surplus il y avait à Cozumel des trafiquants qui s'étaient entretenus avec eux peu de jours auparavant. (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 117)

Aujourd'hui, il est pourtant attesté, grâce à l'ordonnance du gouverneur de Cuba, que Cortés était au courant de la présence des naufragés espagnols avant son départ de Cuba.

Arrivé à l'île de Cozumel, non loin de la côte du Yucatán, Cortés envoie une délégation, sous la direction de Diego de Ordaz, à la recherche de ces Espagnols. Il leur remet une lettre dont voici le contenu selon Bernal Díaz del Castillo (2003 [1575], I, 118) :

Frères et señores, c'est ici même, à Cozumel, que j'ai su que vous étiez retenus au pouvoir d'un cacique. Je vous demande en grâce que vous veniez ici et j'envoie pour cela un navire, pourvu de soldats en cas que vous en ayez besoin, et porteurs de moyens de rachat pour les Indiens chez lesquels vous êtes. Le navire a l'ordre de vous attendre huit jours. Venez-vous-en sans retard. Vous serez par moi bien vus et bien traités. Je suis dans cette île avec cinq cents soldats et onze navires, en route, Dieu aidant, pour un pays appelé Tabasco ou Potonchan [...].

Au bout de deux jours, les messagers réussissent à trouver Jerónimo de Aguilar, qui les reçoit avec une grande joie. Son maître le libère en échange des cadeaux apportés par les Espagnols et Aguilar va retrouver son compagnon Gonzalo Guerrero, le seul autre survivant du naufrage, qui vit dans un village proche. Contrairement à Aguilar, Guerrero a totalement adopté les coutumes indiennes, il s'est marié avec une Indienne et a des enfants avec elle. Il ne ressent pas la moindre envie de quitter sa nouvelle vie et de retourner à la compagnie des Espagnols. D'après Díaz del Castillo (2003 [1575], I, 119), il aurait répondu :

Aguilar, mon frère, je suis marié, j'ai trois enfants, on m'a fait cacique et même capitaine pour les temps de guerre ; partez, vous, et que Dieu vous garde ! Quant à moi, j'ai des tatouages sur la figure et des trous aux oreilles ; que diraient de moi les Espagnols en me voyant ainsi fait ? Et regardez combien sont gentils mes trois petits enfants ; donnez-moi, de grâce, pour eux, de ces verroteries vertes que vous portez ; je dirai que mes frères me les envoient de mon pays.

Gonzalo Guerrero est tellement intégré dans sa nouvelle vie qu'il prend le parti des Mayas et les aide à combattre les Espagnols. Il aurait déjà participé à l'attaque contre l'expédition de Francisco Hernández de Córdoba en 1517 et continue de combattre les troupes de Francisco de Montejo qui entreprend la pacification du Yucatán en 1527. Il aurait été tué en 1528 par le soldat espagnol Alonso de Avila dans une bataille à Chectemal.

Ainsi, Jerónimo de Aguilar se met seul en route pour aller rejoindre ses compatriotes. Comme convenu, Diego de Ordaz, qui mène la délégation, a attendu les messagers indiens qui étaient partis à la recherche des naufragés pendant huit jours près de la côte. Le neuvième jour, comme il n'a aucune nouvelle de ses hommes, il retourne à Cozumel auprès d'Hernán Cortés, qui est très affligé en apprenant que les Espagnols n'ont pas pu être retrouvés. Cortés ordonne donc le départ de ses navires, mais il doit vite faire demi-tour pour réparer un navire endommagé. Entre-temps, Jerónimo de Aguilar et les messagers indiens ont atteint la côte où le navire de Diego de Ordaz est censé les attendre. Voyant qu'il arrive trop tard, Aguilar décide de louer un canot pour retrouver ses compatriotes directement à Cozumel. Il arrive juste à temps, car le navire de Cortés a été réparé et les hommes s'apprêtent à embarquer quand ils

voient à l'horizon un canot chargé d'Indiens qui se dirige droit vers eux à vive allure. Ce n'est que quand ils entendent Aguilar parler en espagnol qu'ils se rendent compte qu'il est un des leurs.

Ils le prenaient pour un Indien, parce qu'en sus d'être naturellement brun il avait les cheveux coupés ras comme les Indiens esclaves. Il portait une rame sur l'épaule, une vieille sandale au pied et l'autre attachée à la ceinture, une mauvaise cape très usée et un brayer pire encore pour couvrir ses nudités. Un vieux livre d'heures pendait attaché à sa cape. Cortés en le voyant y fut pris comme les autres ; il demanda à Tapia ce qu'était devenu l'Espagnol. Or l'Espagnol qui le comprit s'assit sur ses talons, à la manière des Indiens, en disant : « C'est moi ! » (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 125)

Cortés lui fait donner des vêtements et l'interroge sur ce qu'il a vécu. Aguilar s'avère cependant peu utile pour fournir des renseignements sur le pays et les dirigeants locaux, car il dit qu'ayant été esclave, il ne connaît guère plus que les bois et les champs de maïs. Mais Jerónimo de Aguilar a une toute autre utilité : dans ses huit ans de captivité il a appris la langue des Mayas. Cortés dispose maintenant d'un interprète fiable, « [...] un si bon et si fidèle interprète [...] ». (Díaz del Castillo, 2003 [1575], I, 128), qui connaît beaucoup mieux les langues et est certainement plus loyal que Melchior ou d'autres Indiens capturés. En outre, il connaît les coutumes des Mayas et il est la personne idéale pour leur parler de la religion chrétienne, car il avait été religieux en Espagne.

Par l'entremise d'Aguilar, qui avait reçu les ordres mineurs, Cortés exhorte les indigènes à renier leurs idoles et à se convertir au christianisme. Son interprète est d'autant plus efficace qu'il connaît bien la doctrine catholique. (Bowen, 1995, 253)

Ainsi, Jerónimo de Aguilar se joint à l'expédition d'Hernán Cortés, qui va longer la côte du Yucatán pour arriver à Tabasco et se diriger ensuite vers la capitale des Aztèques, Tenochtitlán, et sert d'intermédiaire entre les Espagnols et les Mayas. De nombreux chroniqueurs de l'époque témoignent de l'activité d'interprète d'Aguilar et sont unanimes sur son efficacité et sa loyauté.

Importó mucho a Cortés el haber topado con Aguilar, porque siempre le sirvió de lengua, y sin él se tuviera grandísimo trabajo; y así tuvieron por milagro el detenerse por el desmán que tuvo la nao de Alvarado, pues de otra manera no toparon con él. (Alva Ixtlilxochitl, 1985 [1625], 226)

2. 3. 3. Doña Marina

[...] Doña Marina tu, cuya memoria
En duro bronce existirá grabada,
Mientras dure de México la historia!
De la España jamas será olvidada,
Pues tal parte tuviste en la gloria
Que adquirió en su conquista celebrada!
Ojalá que mi fuego alcance á tanto,
Que pueda eternizarte con mi canto!

(Juan de Escoiquiz, cité dans Wurm, 1996, 94)

Au Yucatán, Cortés dispose d'un bon et fidèle interprète, Jerónimo de Aguilar. Mais bientôt l'expédition va quitter les terres mayas et pénétrer en territoire aztèque. Aguilar ne comprend pas la langue des Aztèques, le nahuatl, et Cortés a besoin d'un autre intermédiaire pour communiquer avec les sujets de Moctezuma. Une fois encore, le destin (ou le hasard) va se charger de lui envoyer l'interprète dont il a besoin. Arrivé au Tabasco, une région qui fait partie du territoire des Mayas, Cortés reçoit de nombreux cadeaux d'un cacique, dont vingt jeunes et belles femmes qu'il fait aussitôt baptiser et distribuer parmi ses capitaines. Celle qui est baptisé Marina est donnée à Alonso Hernández Puertocarrero. Les Indiens l'appellent Malintzin (les Aztèques ne connaissent pas le son « r », ils le prononcent « l », et le suffixe -tzin est une marque de respect, comparable au « doña » espagnol), nom que les Espagnols à leur tour transforment en Malinche. Certains affirment que son véritable nom était Malinalli Tenépal (Malinalli correspondant à un jour du calendrier aztèque qui serait le jour de sa naissance),

d'autres pensent que ce nom n'est en fait que la traduction nahuatl de « Marina, l'interprète ».

Les Espagnols emmènent les femmes avec eux et arrivent bientôt en territoire aztèque. Là, ils rencontrent des Indiens que Jerónimo de Aguilar est incapable de comprendre. Mais Cortés voit qu'une des Indiennes s'entretient avec eux dans leur langue. Il s'agit de Doña Marina. Par l'intermédiaire d'Aguilar, Cortés apprend ainsi que la jeune femme parle non seulement le maya mais aussi le nahuatl, qui est sa langue maternelle.

Puestos a poca distancia de la capitana empezaron a hablar en otro idioma diferente, que no entendió Jerónimo de Aguilar; y fue grande la confusión en que se halló Hernán Cortés, sintiendo como estorbo capital de sus intentos el hallarse sin intérprete cuando más le había menester; pero no tardó el cielo en socorrer esta necesidad (grande artífice de traer como casuales las obras de su providencia). Hallábase cerca de los dos aquella india que llamaremos ya Doña Marina, y conociendo en los semblantes de entrambos lo que discurrían o lo que ignoraban, dijo en lengua de Yucatán a Jerónimo de Aguilar, que aquellos indios hablaban la mejicana, y pedían audiencia al capitán de parte del gobernador de aquella provincia. (Solís, 1970 [1684], 69)

A partir de ce moment, Doña Marina devient la principale interprète de Cortés lors de la conquête du Mexique et plus tard, en 1524, lors de l'expédition au Honduras. Non seulement, elle lui permet de communiquer avec les Aztèques et les Mayas, et avec l'empereur Moctezuma lui-même, mais elle le conseille aussi, le renseigne sur les coutumes du pays, lui sert d'espion et d'assistante et elle devient même sa maîtresse et lui donne un fils en 1522 qui est baptisé Martin Cortés.

Au début, Doña Marina doit travailler en relais avec Jerónimo de Aguilar : Marina interprète du nahuatl vers le maya et Aguilar du maya vers l'espagnol. Le fait que Marina parle maya chontal et Aguilar maya yucatèque, qui sont des dialectes très différents, ne paraît pas poser de problèmes aux deux interprètes. En tout cas, selon tous les chroniqueurs de l'époque, la communication passe sans aucune difficulté. En outre, Marina aurait très vite appris l'espagnol (en trois jours selon certains !) et interprète seule pour Hernán Cortés. Jerónimo de Aguilar disparaît petit à petit des récits historiques pour laisser sa place à Marina. Elle est présente lors de tous les épisodes importants de la conquête, elle interprète pour Cortés, pour les chefs des villages, pour Moctezuma et pour Cuauhtémoc, le dernier empereur aztèque, prisonnier d'Hernán Cortés lors de l'expédition au Honduras. Lors de cette dernière expédition, qui a lieu après la conquête de l'empire aztèque, Hernán Cortés - qui peut désormais se passer de ses services - la donne en mariage à Juan Jaramillo, un de ses soldats, de qui elle a une fille, María, en 1526. Après la naissance de sa fille, la trace de Marina se perd. On ne sait rien de précis sur sa vie après cette date, mais les légendes et les hypothèses sont nombreuses. Lors d'un procès en 1547, sa fille María témoigne qu'elle est morte en 1527.

La biographie de Marina est assez controversée. La version la plus répandue est celle donnée par Bernal Díaz del Castillo, mais il nous est impossible de savoir aujourd'hui s'il s'agit de la vérité ou d'une simple légende inventée par le chroniqueur ou par Marina elle-même. Voici ce qu'écrit Díaz del Castillo (2003 [1575], I 156) à son sujet :

[...] elle gouverna des pays et commanda à des vassaux dès son enfance. Son père et sa mère étaient en effet seigneurs d'une ville nommée Painala, à laquelle d'autres villages étaient assujettis, à environ huit lieues du bourg de Guazacualco. La mort du père l'ayant laissée encore enfant, la mère se remaria avec un autre cacique, fort jeune, et en eut un garçon, sur lequel se porta toute leur affection. Ils convinrent de faire retomber sur lui, après leur mort, les titres de famille, et, pour qu'il n'y eût point d'obstacles, ils donnèrent la jeune fille, pendant la nuit, à des Indiens de Xicalango afin qu'on ne la vît plus, et ils répandirent le bruit qu'elle était morte, mettant à profit la mort de la fille d'une de leurs esclaves qu'on fit passer pour l'héritière. Il en résulta que les gens de Xicalango la cédèrent à des habitants de Tabasco, et ceux-ci la donnèrent à Cortés.

Selon cette version, Marina aurait donc été une Indienne noble vendue comme esclave à des Mayas et aurait ainsi appris leur langue. D'autres historiens et chroniqueurs affirment qu'elle est née comme esclave, d'autres que ses parents ne l'ont pas vendue, mais qu'elle a été enlevée. D'après Frances Karttunen (1994,11), un indice qui pourrait confirmer la version de Bernal Díaz est que Marina interprète pour Cortés quand celui-ci s'adresse à l'empereur Moctezuma. Or, les Aztèques utilisent un langage spécial très compliqué pour s'adresser aux nobles et pour exprimer la politesse, le *tecpillatolli*. Si Marina peut comprendre et répondre dans cette « langue des nobles », elle doit forcément être de descendance noble elle-même. Les Indiens la respectent et Moctezuma lui-même s'étonne de son intelligence.

Quedó Moctezuma admirado de ver la lengua de Marina hablar en castellano y cortar la lengua, según que informaron los mensajeros al rey

Moctezuma; de que quedó bien admirado y espantado. (Alvarado Tezozomoc, 1980 [1598], 690-691)

Doña Marina est un personnage clé de la conquête du Mexique. Cortés - que les Indiens appellent même parfois Malinche, parce qu'il est toujours en compagnie de son interprète - n'aurait pas pu rêver meilleure interprète et alliée qu'elle. Pourtant, dans ses lettres, Cortés ne la mentionne qu'une seule fois par son nom :

[...] mon interprète Marina, qui ne m'a jamais quitté depuis le jour où elle me fut donnée avec une vingtaine de femmes par le cacique de Tabasco. (Cortés, 1996 [1519-1526], 411)

A d'autres endroits il parle de « mes interprètes » ou parfois de « mon interprète indienne ». Tous les chroniqueurs s'accordent sur le grand talent de l'interprète, sur son intelligence et sa loyauté envers les conquistadores. On pense souvent que sans son aide, Cortés n'aurait pas été capable de conquérir l'empire aztèque, ou du moins, il lui aurait été beaucoup plus difficile.

Sabía dar a entender muy bien las amenazas de Cortés. Tranquilizaba a los indios, los avisaba de que los españoles iban de paz. Estaba junto a Cortés cuando acudían embajadores o había que platicar con caciques. Era muy avisada; sabía hacer muy bien su cometido, decirlo todo afectuosamente, con palabras amorosas. (Martinell Gifre, 1992, 160)

Durante la conquista, cada triunfo de Cortés era en parte un triunfo suyo. Sin ella, la mayoría de las negociaciones diplomáticas hubieran fracasado, y muchas de las maniobras políticas de Cortés, falto de hábiles intérpretes, no habrán resultado eficaces. [...] y su conocimiento del alma indígena, su tacto y su inteligencia constituyeron para Cortés una colaboración insustituible. En otro aspecto, Marina fue un soldado

más en la conquista. No abandonó su puesto al lado del extremeño en las horas de mayor peligro; entró con él a México; sufrió el desastre de la Noche Triste y, aunque con frecuencia no se la mencione sino como la "lengua", puede sentirse tremendamente activa en toda la campaña. (Fernando Benítez, cité dans Wurm, 1996, 26)

Aussi bien les Indiens que les Espagnols préfèrent Marina à tous les autres interprètes qui auraient pu prendre sa place. Lors du siège de Tenochtitlán, quand Cortés veut négocier avec les Aztèques à l'aide d'un autre interprète, les Aztèques refusent et exigent que l'interprète soit Marina. Cortés doit envoyer un bateau pour aller la chercher à Texcoco pour que les négociations puissent avoir lieu. Les chroniqueurs racontent qu'elle n'a pas peur de s'adresser directement à Moctezuma lui-même, ce que même les plus hauts dignitaires aztèques n'osent pas, et qui impressionne beaucoup l'empereur. Elle lui conseille de ne pas opposer de résistance aux Espagnols et lui promet qu'il sera bien traité par eux. A de nombreuses reprises, Marina agit seule, sans que Cortés lui ait donné un ordre. Elle a en effet un sens aigu de la diplomatie et une intelligence hors pair.

D'un côté, elle opère une sorte de conversion culturelle, interprétant pour Cortés non seulement les mots mais aussi les comportements ; de l'autre, elle sait prendre l'initiative quand il le faut, et adresser à Moctezuma des paroles appropriées (notamment dans la scène de son arrestation), sans que Cortés les ait prononcées auparavant. Tous s'accordent à reconnaître l'importance du rôle de la Malinche. (Todorov, 1982, 131)

Perhaps Cortés and his men did not appreciate how they were assaulting the sensibilities of all around them, but Doña Marina knew full well, and yet she was not paralyzed by the terror her situation surely must have inspired. To bear up to the events of this day and the days that followed

required nerves of steel. Cortés and his company indisputably possessed such nerve, but Doña Marina, sharing the language and culture of Montezuma, understood the enormity of it more than they could, and there is no record that she ever faltered. (Karttunen, 1994, 11-12)

Presque tous les chroniqueurs de l'époque et les historiens actuels affirment que grâce à Marina la communication entre Aztèques et Espagnols ne pose aucun problème. Un des rares à douter de ses capacités linguistiques est Bartolomé de las Casas :

Y dice Gómara cerca de este punto muchas vanidades y algunas falsedades, para colorar las obras que por aquellas tierra hizo su amo Cortés, como siempre hizo, como decir que con Marina o Malinche les preguntó por los señores que por aquella tierra había, y otras muchas cosas que por no experto intérprete y que apenas sabía hablar en vocablos de aquella lengua comunes, [...] y todo lo demás por señas, no se sufría. (Las Casas, cité dans Wurm, 1996, 52)

Il paraît en effet extraordinaire que Marina ait pu apprendre la langue espagnole si rapidement et qu'elle ait pu comprendre et expliquer les réalités espagnoles et la doctrine chrétienne en si peu de temps. Pourtant, il n'existe aucune preuve du contraire, aucun chroniqueur ne rapporte d'épisode où il y aurait des difficultés de communication quand Marina est présente. Judith Woodsworth suggère que souvent elle ne fait que répéter des discours appris par coeur, ce qui paraît plausible étant donné que la plupart des situations dans lesquelles elle est amenée à interpréter sont bien définies (négocier avec les Indiens, traiter la paix, parler de l'Espagne et expliquer la religion chrétienne, entre autres).

The quality of Doña Marina's interpretation has been a matter of speculation. How could she have learned Spanish well enough to translate in both directions in just a few months, at most two years? It has been suggested that communication was made easier by the fact that Marina was repeating memorized speeches with quite definite rhetorical or stylistic devices. We will never know exactly how she managed, since there were no witnesses who knew all the languages in question. And yet there is a general consensus that she was an intelligent and effective communicator. But is it even appropriate to try to measure her performance against contemporary professional standards? (Woodsworth)

Il me semble que la réponse à cette question ne peut être que non. Comment pourrait-on comparer le travail d'une interprète du XVI^e siècle, qui n'a jamais fait ce travail auparavant, qui a appris des langues étrangères à cause des hasards de sa vie, qui se retrouve au milieu d'une guerre, entre différents peuples, sans vraiment appartenir à aucun d'eux, à un interprète professionnel d'aujourd'hui, qui a été formé et préparé à cette fonction et qui exerce son travail dans un cadre bien défini et réglementé ? Les circonstances et les époques sont trop différentes pour établir des comparaisons. Il est d'autant plus difficile de juger la qualité de l'interprétation de Doña Marina ou des autres interprètes que les seules personnes qui parlent les différentes langues en cause sont les interprètes eux-mêmes.

Marina a toujours été considérée comme étant extrêmement loyale envers les Espagnols. A de nombreuses reprises elle aurait pu les trahir ou prendre la fuite, mais elle a préféré rester auprès de ses nouveaux maîtres. L'épisode qui est souvent cité pour illustrer sa fidélité aux Espagnols est celui de Cholula. Les habitants de cette ville décident d'attaquer les Espagnols pendant la nuit.

Toutefois, une vieille femme noble, qui a pitié de Doña Marina, l'informe de leur intention et lui propose de venir se réfugier chez elle et de devenir l'épouse de son fils. Doña Marina prétend accepter l'offre de l'Indienne et lui promet de venir chez elle quelques jours plus tard. En réalité, elle informe Hernán Cortés des plans des habitants de Cholula et le capitaine fait attaquer la ville sur le champ. La défaite de Cholula est totale.

Ce même épisode est à l'origine de la réputation de Marina d'être une traîtresse et d'avoir causé la ruine de son propre peuple. Traduttora, traditora ! Encore aujourd'hui, le terme « malinchista » est fréquemment utilisé au Mexique pour désigner un traître, quelqu'un qui vend son peuple aux étrangers. Mais est-elle vraiment une traîtresse ? A-t-elle le choix ? On ne peut pas dire qu'à Cholula elle ait agi contre son propre peuple, car les gens de cette ville ne sont pas son peuple et si l'on croit le récit de Bernal Díaz del Castillo, son propre peuple, sa propre famille même, l'a vendue à des marchands d'esclaves. Elle ne doit rien à son peuple. Et que va-t-elle gagner en restant à Cholula ? Elle serait mariée au fils de la vieille femme et soumise aux ordres de son mari. Marina n'a pas trahi son peuple, elle a seulement agi dans son propre intérêt. Elle a été une esclave, son sort chez les Espagnols ne peut pas être pire que la vie qu'elle a connue avant, elle n'a rien à perdre et tout à gagner. Elle est toujours décrite comme une femme très intelligente, peut-être pressent-elle que les Espagnols sont plus forts que les Aztèques, qu'ils vont inévitablement s'imposer et qu'il vaut mieux pour elle être du côté des vainqueurs.

Marina est devenu un véritable personnage de légende, représentée comme une esclave ou une grande dame, comme une traîtresse ou une alliée fidèle, comme une victime ou une manipulatrice, comme mère de la nation mexicaine ou prostituée, selon le point de vue de la personne qui la décrit.

[...] la Malinche as Eve, the woman to blame for the despoliation of the American paradise; the child stained by birth prophecy; the indigenous woman burning with desire for the white man; the ambitious schemer using men for her own egotistical ends; the whore, the scapegoat for centuries of colonization. (Werner, 2001, 354)

L'image qu'on se fait d'elle a aussi beaucoup changé selon les époques. A l'époque de la conquête déjà, Doña Marina est un personnage extrêmement important, qui apparaît dans tous les récits et qui est fréquemment représentée dans des peintures. Elle est omniprésente dans les illustrations du Codex Florentin. Dans la scène qui représente la première rencontre entre Hernán Cortés et Moctezuma, les deux hommes apparaissent des deux côtés de l'image, tandis que Marina occupe le centre et est représentée comme étant beaucoup plus grande que les hommes. C'est aussi le cas dans le Lienzo de Tlaxcala, dans lequel elle apparaît dans pas moins de 22 scènes. Dans le Codex Cuauhtlatzingo, elle est même représentée sous les traits de Chilchiuhtlicue, la déesse aztèque de l'eau. Il est intéressant de noter que Marina n'a pas été considérée comme une traîtresse par ses contemporains pour avoir choisi le camp des Espagnols. Au contraire, les chroniqueurs indigènes parlent d'elle avec respect et elle jouit de la considération et même de l'admiration des Indiens.

Aujourd'hui encore, Marina continue d'inspirer peintres, poètes et écrivains.

Ce n'est pas tant sa fonction d'interprète qui est mise en avant, mais le symbole qu'elle est devenue. Son image évolue avec le temps. Sa « mauvaise réputation » date de l'époque de l'indépendance du Mexique (1821), quand les nationalistes commencent à s'intéresser à l'histoire de la conquête et veulent se réapproprier leur passé indigène. Tout ce qui est espagnol est rejeté et Marina représente pour eux la traîtresse, la prostituée qui se vend aux étrangers et renie les valeurs de son peuple.

Les Indiens et surtout les Mexicains d'après l'indépendance ont, en général, méprisé et blâmé la Malinche, devenue une incarnation de la trahison des valeurs autochtones, de la soumission servile à la culture et au pouvoir européens. (Todorov, 1982, 132)

Cette image négative a survécu jusqu'à nos jours et a été utilisée par de nombreux écrivains qui ont attribué le mauvais rôle à Marina. Dans la première partie du XX^e siècle est apparu le terme de « malinchismo », qui désigne l'ouverture du pays vers l'étranger (et surtout vers les Etats-Unis), et la trahison des valeurs traditionnelles. Pour de nombreux Mexicains, et ce jusqu'à nos jours, Malinche est synonyme de traître. L'écrivain mexicain Octavio Paz, prix Nobel de littérature en 1990, partage cette opinion et consacre un chapitre aux « hijos de la Malinche » dans son célèbre livre *El laberinto de la soledad* de 1950.

El símbolo de la entrega es la Malinche, la amante de Cortés. Es verdad que ella se da voluntariamente al conquistador, pero éste, apenas deja de serle útil, la olvida. Doña Marina se ha convertido en una figura que

representa a las indias, fascinadas, violadas o seducidas por los españoles. Y del mismo modo que el niño no perdona a su madre que lo abandone para ir en busca de su padre, el pueblo mexicano no perdona su traición a la Malinche. (Paz, 2000, 94)

La extraña permanencia de Cortés y de la Malinche en la imaginación y en la sensibilidad de los mexicanos actuales revela que son algo más que figuras históricas: son símbolos de un conflicto secreto, que aún no hemos resuelto. Al repudiar a la Malinche – Eva mexicana [...] – el mexicano rompe sus ligas con el pasado, reniega de su origen y se adentra solo en la vida histórica. (ibid. 95)

Au cours du XX^e siècle, l'image de Marina commence à se diversifier. Certains la considèrent comme la mère de toute la nation mexicaine, celle qui est à l'origine du métissage, comme l'illustre une peinture du muraliste José Clemente Orozco dans la Escuela Nacional Preparatoria qui représente Hernán Cortés et Marina comme Adam et Eve du peuple mexicain. Le fils de Marina et de Cortés, Martín Cortés, est en effet souvent symboliquement considéré comme le premier métis, le premier Mexicain.

[...] elle est d'abord le premier exemple, et par là même le symbole, du métissage des cultures ; elle annonce par là l'Etat moderne du Mexique, et au-delà, notre état présent à tous, puisque, à défaut d'être toujours bilingues, nous sommes inévitablement bi- ou tri-culturels. La Malinche glorifie le mélange au détriment de la pureté (aztèque ou espagnole), et le rôle de l'intermédiaire. (Todorov, 1982, 132)

En réalité, Martin Cortés n'est pas le premier métis, puisqu'on sait qu'en 1519 Gonzalo Guerrero a déjà trois enfants d'une femme indienne. Le poème *Doña*

Marina de Mariano G. Somonte, publié en 1969, illustre bien l'image de la Malinche en tant que mère de la nation mexicaine.

Doña Marina

Naces a la vida de España,
desnuda.
Mezclas tu sangre india
purísima
a la azulada y noble
de Castilla,
patria de un conquistador
osado, que en la historia del mundo
ha grabado,
su nombre glorioso,
junto al tuyo,
dulce y amoroso,
de amanecer nimbado.

Ciñen tus brazos morenos
el cuello poderoso
del "teúl".
Juntos los labios,
palpitan los senos,
se funden los cuerpos
en deseo amoroso,
y cual luz de
primavera,
fresca y olorosa,
nace una raza nueva.

Es Martín Cortés Tenepal,
tu hijo,
fruto del amor,
que en tus entrañas

aprendió a reir,
a cantar y rezar,
y llorar,
mas nunca
a implorar.

Los altos volcanes
aureolan de blanco
el fruto de tu vientre.
El mestizo es orgulloso,
altivo,
cortés,
dulce y amoroso.

Vive en tu alma
Castilla la Vieja,
cuna de hidalgos
y Quijotes,
de mendigos orgullosos
y frailes que mueren
por su fe.

De guerreros,
escritores y excelsos
poetas: El Cid, Cervantes,
Sor Juana Inés.
Y vives tú,
¡Marina!,
madre de esta mexicanidad
divina.

(Mariano G. Somonte, cité dans Wurm, 1996, 186-187)

Beaucoup d'auteurs mettent l'accent sur la relation entre Cortés et Malinche, en inventant souvent de véritables romans à l'eau de rose et en expliquant la loyauté

de Marina par l'amour qu'elle porte à Cortés. Les sources historiques ne nous permettent pourtant pas d'affirmer que Marina aime Cortés, et il est certain que ce dernier n'aime pas son interprète, étant donné qu'il ne la mentionne presque jamais dans ses lettres et surtout parce qu'il se débarrasse d'elle en la donnant en mariage à Juan Jaramillo quand il n'a plus besoin d'elle.

Doña Marina est la seule femme qui joue un rôle important dans la conquête du Mexique, il n'est donc pas étonnant qu'elle soit souvent la protagoniste des écrits des femmes et notamment ceux des « Chicanas », les Mexicaines qui vivent aux Etats-Unis, qui voient en elle un symbole de leur propre situation : une femme qui vit entre deux cultures, discriminée à cause de son origine ethnique et de son sexe. Ces femmes essaient de réévaluer le rôle de la Malinche et d'effacer l'image purement négative qui a longtemps été associée avec elle. Leur objectif est de redonner à Marina sa véritable importance historique.

Pour conclure, il n'est certainement pas exagéré de dire que Doña Marina est sans doute l'interprète la plus connue de l'histoire et celle qui a fait couler le plus d'encre.

2. 3. 4. Gaspar Antonio Chi

The story of Gaspar Antonio Chi is the story of the conquest of the Maya of Yucatan and of how one man survived an evangelist's love and hatred for the Maya. (Karttunen, 1994, 84)

En 1521, la ville de Tenochtitlán tombe et les Aztèques sont définitivement vaincus par les Espagnols. Mais les conquistadores ne se contentent pas de cette victoire. De nouvelles expéditions sont organisées qui doivent soumettre les régions du Nord et du Sud du Mexique, dont la province de Yucatán, territoire des Mayas. C'est Francisco de Montejo qui, en 1527, part dans cette région dont les habitants se sont toujours montrés très hostiles envers les Espagnols et qui ont longtemps résisté. Montejo a connu Jerónimo de Aguilar et Doña Marina et il sait que la langue des Mayas du Yucatán est très semblable à celle des Indiens déjà soumis et pacifiés du Tabasco, mais curieusement il renonce à prendre un interprète avec lui. Il ne doit pas juger nécessaire de communiquer avec un peuple qui, selon lui, va vite être vaincu. Lors de son expédition, près de la côte des Caraïbes, il rencontre Gonzalo Guerrero, le compagnon de Jerónimo de Aguilar, l'autre survivant du naufrage. Guerrero qui connaît à la perfection la langue des Mayas, leur territoire et leurs coutumes, aurait été une aide précieuse pour Francisco de Montejo, mais il refuse de le suivre et préfère se joindre aux Indiens pour combattre ses compatriotes. C'est probablement grâce aux conseils de Gonzalo Guerrero, qui connaît évidemment bien les méthodes de guerre et les faiblesses des Espagnols, que les Mayas peuvent résister si longtemps aux attaques des conquistadores.

Les troupes de Montejo quittent le Yucatán en 1535 et cinq frères franciscains sont envoyés du centre du Mexique pour convertir les Mayas au christianisme. Parmi eux se trouvent Luis de Villalpando, qui va bientôt devenir un véritable expert de la langue maya, et Jacobo de Testera, peu doué pour apprendre les langues indiennes et qui met au point des catéchismes avec des dessins qui lui permettent d'expliquer la doctrine chrétienne sans devoir recourir aux mots.

Une des principales missions des Franciscains est l'éducation des enfants. Un de leurs élèves les plus brillants est un garçon maya de la dynastie des Xiu, qui a été baptisé Gaspar Antonio de Herrera Chi à l'âge de quinze ans (le nom « Chi » est probablement une déformation de son vrai nom maya « Xiu »). Chez les Franciscains, il apprend la doctrine chrétienne, l'espagnol, le latin et le nahuatl. Plus tard, Gaspar Antonio enseigne le maya aux Franciscains, les aide à préparer les sermons en maya, interprète pour les religieux quand ils s'adressent aux natifs et il aurait même écrit une grammaire de la langue maya, aujourd'hui perdue. Il aide aussi les frères à adapter le maya, qui possède une écriture très compliquée en forme de glyphes, à l'alphabet latin.

Gaspar Antonio Chi a eu une longue carrière très mouvementée en tant qu'interprète. Dans les années 1550, il travaille comme interprète pour un juge espagnol qui a été spécialement nommé pour superviser le rétablissement des frontières des villes dans la province de Mani, dont Gaspar Antonio est originaire. Il accompagne le juge dans tous ses déplacements et assiste à toutes les délibérations.

Due to his royal Indian lineage, Gaspar Antonio was respected by the Indians, who sought his aid when they became entangled in the newfangled Spanish methods of law. Due to his mastery, not only of the Spanish language but also of Latin and the Nahoatl, or Aztec, languages, he was trusted and esteemed by the Spaniards. Through him went the grievances of both sides, and, as he was astute and wily, he gained great power. He took about the same place in the final conquest of Yucatan as that taken by Doña Marina in the conquest of Mexico. (Blom, 1971, 103)

Sa plus importante mission est pour Diego de Landa, le provincial des Franciscains pour le Yucatán et le Guatemala, qui lui-même parle couramment le maya. Landa a été informé que dans la province de Mani des Indiens ont été surpris en train de pratiquer leurs croyances anciennes ainsi que des sacrifices humains et il a reçu du gouverneur Diego Quijada l'autorisation de mener une enquête. Gaspar Antonio Chi l'accompagne pour servir d'interprète au gouverneur, qui ne parle pas le maya. Diego de Landa veut éradiquer une fois pour toutes les croyances païennes et le procès des Indiens de Mani doit servir d'exemple. Tout ce qui peut avoir un rapport avec les rites anciens, figurines, statues, encens, est détruit et les livres sacrés des Mayas brûlés. D'innombrables Indiens sont torturés et châtiés très sévèrement. Gaspar Antonio Chi se trouve au milieu de toute l'affaire, il sert d'intermédiaire entre les Indiens accusés – son propre peuple – et les autorités politiques et religieuses – qui l'ont éduqué et dans le monde desquels il vit désormais. Il interprète les confessions des Mayas, qui lui affirmeront plus tard en privé qu'ils ont été forcés d'avouer des crimes qu'ils n'ont pas commis, et il doit leur annoncer leurs châtements. Finalement, Diego de Landa est renvoyé en Espagne et l'évêque Francisco de Toral doit enquêter au Yucatán pour savoir si Landa a effectivement abusé de son pouvoir, réduit des Indiens

innocents en l'esclavage et torturés des Mayas pour obtenir de faux témoignages. Toral ne parle pas le maya et il a besoin d'un interprète. Contre toute attente, il choisit comme interprète Gaspar Antonio Chi, qui a pourtant été l'ami et l'assistant de Landa, mais qui est également le meilleur interprète du maya qui existe au Yucatán. Gaspar Antonio se trouve dans une situation difficile, par son rôle dans les procès de Mani il est devenu l'ennemi de son propre peuple et s'il accepte de travailler comme interprète pour Toral il risque de devenir également l'ennemi de Landa. Pourtant, il accepte la mission.

It was a courageous choice, given Toral's total ignorance of the native tongue, for if Chi was the best interpreter in the province he had also long been a servant and intimate of the friars, most particularly of Diego de Landa himself. Chi's acceptance of the office also took courage, for it was to cost him Landa's friendship. (Clendinnen, 1987, 94)

Unlike Doña Marina, Gaspar Antonio's association with the Spaniards did not begin until the combat was over and done. And unlike her, he did not stay loyally beside the first masters he served. When Diego de Landa and his fellow Franciscans had gone too far in their dealings with the Maya, Gaspar Antonio switched sides. Eventually he slipped away from the church altogether to work as a civil servant and became, however briefly, governor of his native province. (Karttunen, 1994, 113)

Cependant, le travail de Toral reste sans grand succès. Après la mort de ce dernier, Diego de Landa est réhabilité et rentre triomphant au Yucatán pour remplacer Toral en tant qu'évêque. L'affaire de Mani est oubliée. Dans son livre *Relación de las cosas de Yucatán*, Landa ne fait aucune mention de Gaspar Antonio, qui a pourtant été un de ses plus proches et plus importants collaborateurs pendant de nombreuses années. Entre-temps, en 1572, celui-ci est

devenu gouverneur de Mani. Il continue de traduire des documents officiels et à l'âge de presque quatre-vingts ans il travaille une dernière fois comme interprète lors d'un procès à Mérida. En outre, entre 1579 et 1581, il est chargé de répondre à un questionnaire, destiné au Roi, sur tous les aspects de la province de Yucatán : géographie, histoire, mode de gouvernement, coutumes des autochtones, religion, etc. Sur ordre du gouverneur du Yucatán, Guillén de las Casas, il écrit également une histoire du Yucatán, qu'il termine en 1582, mais qui n'a jamais été publiée.

3. Le rôle des missionnaires

The linguists and translators, whether Franciscan or Dominican in strategy, could not escape awareness that their business was ultimately the destruction of languages, just as it was the destruction of religions. Remarkably few tears were shed over the loss of pre-Columbian codices; the Christian future carried far more weight than any understanding of the past. In the last analysis, the Amerindian languages and cultures were learnt so that they could be combated more efficiently. (Pym, 2000, 151)

On a déjà vu que la conquête du Mexique n'est pas uniquement une entreprise militaire. Le projet des rois d'Espagne comporte en effet trois éléments : conquérir le territoire et faire des Indiens des sujets espagnols, imposer la langue et la culture espagnole, et convertir les Indiens au christianisme. Les conquistadores ne peuvent se charger que du premier élément, ils peuvent combattre et conquérir les terres, mais ils ne sont pas capables d'enseigner l'espagnol aux Indiens, et encore moins de faire d'eux de bons chrétiens. Hernán Cortés est un homme croyant, très attaché à l'Eglise. L'évangélisation des Indiens est pour lui une priorité.

En effet, autant que nous pouvons en juger, il suffirait de quelques interprètes ou personnes parlant leur langue, qui fissent comprendre la vérité de notre foi et l'absurdité de la leur, pour que nombre d'entre eux et peut-être tous renonçassent à bref délai à leur hérésie pour adopter nos croyances. (Cortés, 1996 [1519-1526], 68)

Deux franciscains accompagnent son expédition au Mexique, mais à eux seuls ils ne peuvent pas faire grand-chose. C'est pourquoi d'autres religieux sont envoyés en Nouvelle-Espagne pour se charger de l'éducation religieuse des nouveaux

sujets de la couronne espagnole. En 1523, les premiers franciscains arrivent sur le sol mexicain. Ils ne sont pas Espagnols mais Flamands - Juan de Tecto, Juan de Ahora et Pedro de Gante. En 1524, ils sont suivis par les « Douze », un groupe de douze franciscains espagnols sous l'autorité de Martín de Valencia. Ils sont rejoints par un flux constant de missionnaires, pour la plupart franciscains, dominicains et augustins, plus tard également jésuites, venus d'Espagne et d'autres pays européens. Leur tâche est de convertir les Indiens au christianisme, de les baptiser et de leur enseigner la doctrine chrétienne, mais aussi de leur enseigner la langue espagnole. Cependant, cette entreprise s'avère plus difficile que prévue et les missionnaires se voient forcés de ne pas respecter les ordres donnés par le roi.

En outre, la tâche des religieux va bientôt au-delà de celle qui avait été prévue. Non seulement ils prêchent la religion chrétienne et enseignent la langue espagnole, mais ils apprennent aussi les langues indiennes, les adaptent à l'alphabet latin et deviennent de véritables linguistes en rédigeant les premières grammaires et les premiers vocabulaires des langues indigènes. Ils sont interprètes et traducteurs et c'est grâce à eux que les langues indiennes ont survécu jusqu'à nos jours.

3. 1. L'évangélisation dans les langues indiennes

Les missionnaires sont chargés de convertir les Indiens au christianisme. Pour ce faire, il faut que les personnes à convertir comprennent un minimum de la doctrine chrétienne. Au début, les religieux leur apprennent les prières comme le pater noster ou l'ave maria en latin ou en espagnol que les Indiens se contentent de réciter par coeur, sans comprendre ni un seul mot. La barrière linguistique est un problème insurmontable. Il faudrait d'abord enseigner l'espagnol à tous les Indiens avant de pouvoir leur parler de la doctrine chrétienne et de les baptiser. Vu le nombre très réduit des missionnaires, cette entreprise prendrait beaucoup d'années. Cette solution est donc écartée parce qu'elle est irréalisable. Pour les religieux, l'évangélisation des Indiens ne peut pas attendre, il faut sauver leurs âmes et les arracher à leurs croyances païennes le plus rapidement possible. Si les Indiens ne peuvent pas apprendre l'espagnol, alors les missionnaires doivent apprendre les différentes langues indiennes, à commencer par la plus importante, le nahuatl. Les missionnaires décident ainsi que l'évangélisation est plus importante que l'enseignement de la langue espagnole et désobéissent aux ordres du roi. Ils se mettent donc à l'apprentissage des langues indigènes, situation pour le moins inhabituelle, puisque normalement ce sont les vaincus qui apprennent la langue du vainqueur. Au Mexique, la situation est inversée, du moins au début.

Les franciscains et autres religieux arrivant d'Espagne sont les premiers à apprendre la langue des vaincus, et même si ce geste est parfaitement intéressé (il doit servir la meilleure propagation de la religion chrétienne), il n'est pas moins lourd de sens quand ce ne serait que pour mieux

assimiler l'autre à soi, on commence par s'assimiler, au moins partiellement, à lui. (Todorov, 1982, 276)

Dans un premier temps, les missionnaires prêchent par signes aussi bien qu'ils le peuvent. Ils lèvent les bras pour désigner le ciel, par exemple, et montrent la terre et les serpents pour désigner l'enfer. Il est évident que cette méthode est peu efficace. Un système très original est inventé par le frère Jacobo de Testera : les « catéchismes testeriens ». Il se sert de l'écriture pictographique des Aztèques et fait fabriquer des papiers avec des illustrations expliquant la religion chrétienne. Ainsi, le péché est représenté comme un petit reptile et le diable comme un monstre avec des cornes et des ailes. Plus tard, des légendes en latin, espagnol ou nahuatl sont ajoutées aux dessins.

Ensuite, on a recours aux interprètes. Le religieux écrit son sermon, le fait traduire par un des rares Espagnols ou Indiens qui ont déjà appris la langue de l'autre, et l'apprend par coeur pour le réciter devant les Indiens. Ou bien un interprète est présent et traduit consécutivement les paroles du prédicateur. Il arrive même qu'un Indien fasse le sermon au lieu du prêtre qui se contente de l'écouter. L'Indien devient ainsi lui-même prêcheur sans avoir, aux yeux de l'Eglise, le droit de l'être. Cette méthode est plus efficace que la prédication par signes, mais elle n'est pas sans danger. Les religieux n'ont aucun moyen de s'assurer de ce que les paroles des interprètes correspondent vraiment à ce qu'ils sont chargés de transmettre. De nombreux missionnaires ont laissé des témoignages de la mauvaise qualité des services prêtés par les interprètes indiens et ils sont en général très insatisfaits de cette solution.

Porque el auer los ministros de la predicación del Euangelio, de tratar con los Indios mediante interpretes ò nahuatlatos (alliende de ser incomportable trabajo) la doctrina pierde gran parte de su ser, autoridad y fuerza. (Juan de Córdova, cité dans Zimmermann, 1997, 148)

En outre, la plupart des missionnaires veulent éviter la confession par l'intermédiaire d'un interprète, qu'ils jugent inacceptable.

Même s'ils peuvent communiquer avec les Indiens par l'intermédiaire des interprètes, la plupart des religieux préfèrent apprendre eux-mêmes la langue pour être sûrs du contenu de leur message, pour garantir le secret de la confession et aussi pour être plus proches de leurs nouveaux fidèles. Ils continuent quand même d'utiliser des interprètes pour prêcher dans des langues moins répandues qu'ils ne maîtrisent pas et pour réviser leurs sermons. Les interprètes sont aussi très utiles pour enseigner la langue aux missionnaires. Il a été suggéré que Jerónimo de Aguilar et même Doña Marina ont été les maîtres des religieux, mais ceux qui leur apprennent le plus sont les enfants. Les missionnaires les observent et jouent avec eux, ils sont attentifs à leurs paroles et prennent des notes qu'ils comparent plus tard avec celles de leurs collègues. Ainsi naissent les premiers vocabulaires des langues indiennes.

Les religieux sont pour la plupart très doués pour apprendre les langues. Le frère Jerónimo de Mendieta affirme qu'ils mettent environ six mois pour pouvoir apprendre et parler suffisamment bien une langue. Ce sont des hommes intelligents qui ont fait des études et maîtrisent déjà plusieurs langues, latin, grec ou hébreu. L'Eglise les encourage dans l'apprentissage de nouvelles langues, qui

est même obligatoire pour les augustins. Parmi eux, on maîtrise dix langues : nahuatl, otomí, tarasque, huastèque, pirinda (aussi appelé matlaltzinca), totonaque, mixtèque, chichimèque, tlapanèque et ocuiltèque. Ils sont d'ailleurs les seuls à connaître ces deux dernières. La plupart des missionnaires apprennent le nahuatl, la langue la plus répandue, d'autres des langues comme le mixtèque, le zapotèque, le huastèque, le chontal, l'otomi, le totonaque ou le tarasque. Le franciscain Andrés de Olmos prêche même dans dix langues indigènes différentes.

En 1578, le roi Philippe II ordonne que les sermons et l'administration des sacrements se fassent en langue indienne. Les prêtres qui veulent travailler en Nouvelle-Espagne doivent obligatoirement apprendre la langue avant de recevoir l'autorisation de prêcher aux Indiens.

3. 2. L'introduction de l'alphabet latin

Un grand obstacle à l'apprentissage des langues indiennes est leur système d'écriture très compliqué et obscur. Les Aztèques ont une écriture composée de pictogrammes et chez les Mayas on trouve une sorte d'hiéroglyphes. Ces écritures servent à rédiger l'histoire du peuple et les événements importants. Seuls les prêtres initiés sont capables de déchiffrer la symbolique complexe de ces codex que les indigènes appellent « amoxtli ». Afin de rendre l'écriture des langues indiennes plus facile, les missionnaires décident d'adapter ces langues à l'alphabet latin. Ainsi, ils transcrivent les sons de la langue indienne en se basant sur la phonétique et l'orthographe de la langue espagnole.

Le premier à tenter d'adapter le nahuatl aux caractères latins est Pedro de Gante. Il écoute attentivement la prononciation des Indiens et transcrit les mots tels qu'il les entend avec l'orthographe de l'espagnol. Dès 1528, quelques savants indiens transcrivent en alphabet latin le contenu de plusieurs codex. Ce texte, connu sous le nom d'*Anales de la nación mexicana*, contient des récits de l'histoire du Mexique. Un des plus anciens textes écrits directement en nahuatl avec alphabet latin serait, de l'avis de la plupart des spécialistes, le recensement de la population de la région de Cuernavaca, réalisé vers 1540.

Pour le maya, qui a une écriture très complexe composée de 800 à 1000 signes, Diego de Landa est le premier à tenter de rendre l'écriture plus simple. Il invente un alphabet de 29 signes qui s'avère pourtant peu pratique. Plus tard, l'alphabet latin s'utilise aussi pour le maya.

L'introduction de l'alphabet latin permet de sauver une grande partie du patrimoine culturel aztèque et maya qui autrement serait à jamais perdu. En effet, dans les écoles qui existaient avant l'arrivée des Espagnols, les élèves avaient l'habitude d'apprendre par coeur l'histoire de leur peuple. Quand l'alphabet latin est introduit, ils s'en servent pour écrire leurs souvenirs et les histoires que les anciens leurs ont transmises. Les savants aztèques transcrivent également le contenu des codex pictographiques qui seront plus tard traduits en espagnol par les missionnaires. La majeure partie de ce que nous connaissons aujourd'hui comme littérature précolombienne a pu survivre grâce à l'introduction de l'alphabet latin.

3. 3. L'œuvre linguistique des missionnaires

La grande majorité des livres écrits au Mexique au XVI^e et XVII^e siècle sont des doctrines, des catéchismes, des dictionnaires et des grammaires en langue indienne, écrits par des religieux. Robert Ricard (1933, 65) nous informe que

pour la seule période 1524-1572, en nous limitant à la Nouvelle-Espagne et aux livres qui se rapportent au travail d'évangélisation, nous trouvons un minimum de 109 ouvrages, dont 80 écrits par des Franciscains, 16 par des Dominicains, 8 par des Augustins, et 5 anonymes. Pour les langues, ils se répartissent comme il suit : ouvrages en nahuatl, ou relatifs au nahuatl, 66 ; tarasque, 13 ; otomí, 6 ; pirinda, 5 ; mixtèque, 5 ; zapotèque, 5 ; huastèque, 4 ; totonaque, 2 ; zoque, 1 ; dialecte de Chilapa, 1.

Cette profusion d'ouvrages écrits au Mexique est facilitée par l'introduction de l'imprimerie en 1535 par Juan Cromberger et Juan Pablos. Mais la plupart de ces ouvrages, dont nombreux n'ont jamais été publiés ou seulement très tard, sont aujourd'hui perdus.

On peut distinguer deux types d'ouvrages écrits par les missionnaires. Il y a d'un côté les ouvrages purement linguistiques, grammaires, dictionnaires et vocabulaires et de l'autre côté les ouvrages religieux, doctrines, catéchismes et recueils de sermons, pour la plupart traduits de l'espagnol ou du latin vers la langue indienne et parfois écrits directement dans une langue indigène. Nous reviendrons à ces traductions de textes religieux au chapitre 4.1.

En Nouvelle-Espagne, de nombreux religieux se transforment en linguistes malgré eux. Afin de faciliter l'apprentissage des langues aux religieux qui vont arriver en Nouvelle-Espagne après eux, ils rédigent de nombreux vocabulaires et grammaires. Les listes qu'ils ont constituées au début de leur apprentissage deviennent bientôt de véritables dictionnaires. Ces ouvrages ont un but purement utilitaire, ils doivent faciliter la communication entre Espagnols et Indiens. Pour modèles, ils prennent la grammaire espagnole d'Antonio de Nebrija ou les grammaires latines. Il a été reproché à certains missionnaires de trop s'inspirer de la langue espagnole ou latine au point de dénaturer complètement les véritables caractéristiques de la langue indienne étudiée.

Un livre qui a beaucoup de succès est le *Vocabulario manual de las lenguas castellana y mexicana* de Pedro Arenas, imprimé en 1611. Pedro Arenas ne parle pas le nahuatl et est très insatisfait des vocabulaires existants. Il décide donc d'écrire en espagnol les phrases et expressions les plus utiles et les donne à traduire à un Indien. Son livre devient ainsi un véritable guide de la conversation et sert aussi bien aux Espagnols qui veulent apprendre le nahuatl qu'aux Indiens qui apprennent l'espagnol.

Tratando yo un poco de tiempo con los naturales de este Reino, pasé grande trabajo, así por los caminos, como en sus pueblos, por no entenderlos, ni ellos entenderme y para remediar esta dicha necesidad, procuré valirme del vocabulario grande que anda impreso de las lenguas castellana y mexicana, más no lo hallé acomodado a aquello que ha menester saber un hombre romancista, que no pretende más elegancia de poder hablar con los indios, y entenderlos por lo cual acordé de escribir en lengua castellana las palabras, nombres, preguntas

y respuestas, que me parecieron ser más necesarias para el referido efecto, lo cual hecho lo entregué a un intérprete de los naturales de este Reyno, el cual las volvió en lenguaje mexicano, de suerte que me sirvió de vocabulario, que es el contenido de este presente libro, y por medio de él pude después entender a los indios, y ellos entenderme. (Pedro Arenas, cité dans Solano, 1991, 132)

Voir annexe 2 pour une liste indicative des grammaires et vocabulaires de langues indigènes écrits par les missionnaires au XVI^e siècle.

3. 4. L'expansion du nahuatl

Nous avons vu la grande diversité des langues en Nouvelle-Espagne. Même si les missionnaires sont très doués et arrivent à apprendre plusieurs nouvelles langues en peu de temps, il est impossible pour eux d'apprendre toutes les langues parlées au Mexique. Ils se rendent vite compte de l'importance d'une lingua franca qui pourra servir d'intermédiaire entre l'espagnol et les différentes langues indiennes. La langue qui peut le mieux remplir cette fonction est le nahuatl, qui est déjà très répandu grâce aux conquêtes des Aztèques. Certaines régions comme le Michoacán, la Huastèque, la Mixtèque, la Zapotèque et les régions du Nord du Mexique ont résisté aux Aztèques et conservé leur indépendance politique et linguistique, mais la plupart des régions sont soumises ou alliées aux Aztèques et ont adopté le nahuatl à côté de leurs langues locales.

Esta lengua mexicana es la general que corre por todas las provincias de esta Nueva España, puesto que en ella hay muchas y diferentes lenguas particulares de cada provincia, y en partes de cada pueblo, porque son innumerables. Mas en todas hay intérpretes que entienden y hablan la mexicana, porque ésta es la que por todas partes corre, como la latina por todos los reinos de Europa. (Jerónimo de Mendieta, cité dans Martinell Gifre, 1988, 118)

Les religieux encouragent donc l'apprentissage du nahuatl et importent cette langue dans des régions où elle n'était pas couramment parlée avant, la région d'Oaxaca et la Nouvelle Galice par exemple. Nombreux d'entre eux souhaitent même que le nahuatl devienne la langue officielle de la Nouvelle-Espagne.

Vuestra Majestad ha mandado que estos indios deprendan la lengua de Castilla. Jamás la sabrán, sino fuere cual o cual mal sabida [...] A mi paréceme que Vuestra Majestad debe mandar que todos deprendan la lengua mexicana, porque ya que no hay pueblo que no hay muchos indios que no la sepan y la deprendan sin ningún trabajo, sino de uso y muy muchos se confiesan en ella. Es lengua elegantísima, tanto como cuantas hay en el mundo; y hay arte hecha y vocabulario, y muchas cosas de la sagrada escritura vueltas en ella, y muchos sermonarios; y hay frailes muy grandes lenguas. (Lettre de Rodrigo de la Cruz au Roi, du 4 mai 1550, citée dans Solano, 1991, 45)

En 1570, le roi Philippe II révoque l'ordonnance de son père de 1550, qui obligeait les Indiens à apprendre l'espagnol, et déclare le nahuatl langue officielle ensemble avec l'espagnol. C'est en réalité une langue nouvelle, une langue indienne, le nahuatl classique parlé par les nobles et les couches supérieures de la population, avec une écriture européenne.

Una mezcla perfecta de dos culturas creada por unos maestros, traductores e intérpretes que supieron asimilar y aunar dos culturas en una. No fue el español – la lengua del grupo dominante – la que hizo posible la colonización en la Nueva España, sino una nueva lengua. Sin duda tal hecho constituye un ejemplo del poder que tiene la lengua. (Valero Garcés, 1994, 72)

Vers la fin du XVI^e siècle, le nahuatl s'étend de la région de Zacatecas jusqu'au Nicaragua, un territoire plus vaste qu'il n'a couvert pendant l'apogée de l'empire aztèque. Il est utilisé dans l'administration et la justice et il est même enseigné à l'université de Mexico qui est fondée en 1553.

3. 5. L'hispanisation

On a vu que dans l'esprit des rois d'Espagne, conquête, religion et langue vont ensemble. Pour eux, par « langue » il faut bien sûr entendre l'espagnol et non le nahuatl ou une autre langue indigène. Depuis le début de la conquête, la Couronne veut imposer l'enseignement de l'espagnol. Les religieux s'y opposent dans un premier temps, parce que pour eux, l'évangélisation est plus importante et plus urgente que l'enseignement de l'espagnol. Toutefois, plusieurs raisons poussent l'Espagne à favoriser l'usage de l'espagnol.

Premièrement, une raison politique : une langue unique permettrait d'unifier le pays, de former une certaine cohésion dans ce territoire habité par d'innombrables peuples et tribus aux coutumes et langues très diverses. L'administration de la Nouvelle-Espagne serait ainsi grandement facilitée.

Deuxièmement, on croit que tant que les Indiens ne parlent pas espagnol, ils ne sont pas totalement intégrés aux valeurs espagnoles. Afin de se convertir en loyaux sujets espagnols et bons chrétiens, les Indiens doivent non seulement adopter les coutumes d'Espagne mais aussi la langue espagnole.

Troisièmement, l'hispanisation est prônée par la Couronne pour une raison linguistique. Les langues indigènes sont considérées comme des langues inférieures, barbares et pauvres, moins développées que l'espagnol et donc incapables d'exprimer des concepts spirituels et religieux compliqués. Dans une ordonnance du 7 juin 1550, le roi Charles-Quint écrit :

Habiendo hecho particular examen sobre si aun en la más perfecta lengua de indios se pueden explicar bien y con propiedad los misterios de Nuestra Santa Fe Católica, se ha reconocido que no es posible sin cometer grandes disonancias e imperfecciones [...] y habiendo resuelto que convendría introducir el castellano [...]. (Ordonnance de Charles-Quint du 7 juin 1550, citée dans Martinell Gifre, 1992, 104)

On a peur que l'utilisation des langues indiennes empêche les Indiens d'apprendre convenablement la doctrine chrétienne et que les croyances païennes vont perdurer. Ceci est lié aux problèmes de traduction que les missionnaires rencontrent quand ils doivent traduire les concepts chrétiens en langue indigène. Cet aspect sera traité au chapitre 4.2.

Ce n'est pas seulement la langue elle-même qui inquiète les autorités espagnoles, mais surtout les interprètes chargés de traduire cette langue.

If priests were preaching, writing, and interpreting in Amerindian tongues, significant power had to be transferred to those priests and to the translators of those languages. That meant significant trust had to be invested in intermediaries; they had to be selected and trained accordingly; they had to be "one of us" before being anything else. The Amerindian interpreters were apparently not incorruptible; the preaching classes were polyglot and hybrid; the missionary orders were never easy to control -, the most efficient solution was simply to get rid of the problem altogether. How do you get rid of an entire translation activity? Simple: just make everyone learn the one language. (Pym, 2000, 160)

Si tous les Indiens apprenaient l'espagnol, tout serait beaucoup plus facile, une seule langue au lieu de dizaines de langues très compliquées et très différentes

les unes des autres. D'autres missionnaires pourraient venir d'Espagne et commencer leur travail directement, sans passer des mois à apprendre de nouvelles langues et sans devoir s'appuyer sur l'aide d'un interprète.

Finalement, en 1770, le roi décide d'interdire l'utilisation des langues indigènes, malgré la protestation de nombreux religieux.

[...] para que de una vez se lleve a conseguir que se extinguen los diferentes idiomas de que se usa en los mismos dominios, y sólo se hable en castellano [...] (Cédula Real de Carlos III, citée dans Catelli, Gargatagli, 1998, 288)

Mais la situation ne change guère. Les langues indiennes continuent d'être utilisées pour l'évangélisation et les communications orales, tandis que l'espagnol, et parfois le latin, sont surtout employés à l'écrit. Aujourd'hui encore, d'innombrables langues indiennes sont bien vivantes au Mexique, mais l'espagnol reste la seule langue officielle.

3. 5. 1. Les écoles

Pour mener à bien le projet d'hispanisation, il faut créer des écoles. Celles-ci sont installées le plus souvent dans les couvents et dirigées par les religieux. L'institution la plus célèbre et la plus prestigieuse est le Colegio de Santa Cruz de Tlatelolco, fondé en 1536 par les franciscains. Les plus grands linguistes et chroniqueurs de la Nouvelle-Espagne sont professeurs à Tlatelolco : Bernardino de Sahagún, Alonso de Molina, Andrés de Olmos et Juan de Gaona, entre autres.

Les fils des Indiens nobles y apprennent la doctrine chrétienne, le latin, l'espagnol, la rhétorique, la logique, la médecine, l'histoire et la culture européenne, les mathématiques et la philosophie. Ils sont destinés à devenir les futurs dirigeants du Mexique, à occuper des postes importants dans l'administration et la justice ou à devenir des religieux, traducteurs et enseignants à leur tour. Ils sont aussi les assistants indispensables de leurs professeurs, ils les aident à traduire, à perfectionner leurs connaissances des langues indiennes et à rassembler des informations sur le Mexique d'avant la conquête. Les professeurs sont très élogieux à l'égard de leurs élèves.

S'il existe des sermons, des critiques et des exposés de doctrine en langue indienne pouvant paraître et étant en effet libres de toute hérésie, ce sont ceux-là mêmes qui ont été faits par eux. Comme ils sont déjà instruits dans la langue latine, ils nous font comprendre le véritable sens des mots et les tournures de leur langue, ainsi que les choses incongrues que nous disons parfois dans nos sermons ou que nous mettons dans nos écrits. Ils nous corrigent tout cela, et rien de ce qui doit être traduit en leur langue ne peut être privé de fautes si cela n'est passé sous leurs yeux. Il n'y a qu'eux qui puissent écrire convenablement les langues latine, espagnole et même indienne. (Sahagún, 1991 [1569], 65)

4. La traduction

L'ensemble des ouvrages ayant trait à la traduction et des traductions elles-mêmes représentent environ les deux cinquièmes des titres publiés en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle [...]. Il s'agit d'une production originale, directement issue des conditions locales et caractérisée par un double mouvement : tout en offrant la traduction de textes en différentes langues indigènes, elle fournit parallèlement les premiers outils techniques d'étude de ces langues que sont les dictionnaires (ou répertoires) et grammaires. La traduction va de pair avec la codification même de diverses langues, ou, plus précisément, elle la précède. Le premier livre paru en Nouvelle-Espagne serait en effet, de l'avis de la majorité des spécialistes, un ouvrage bilingue náhuatl-castillan : la *Breve y más compendiosa doctrina cristiana en lengua mexicana y castellana*, parue dès 1539. (Val Julián, 1998, 67)

Peut-on vraiment parler de traduction au Nouveau Monde ? Parfois il est difficile de dire si un texte est vraiment une traduction ou non. Peut-on encore parler de traduction quand le « texte de départ » est un codex pictographique ou le discours d'un vieil Aztèque qui raconte ses souvenirs ? Dans l'histoire de la traduction au Nouveau Monde, on rencontre souvent ce genre de traduction poussée à l'extrême. Celle-ci prend aussi des formes qui aujourd'hui sont plutôt inhabituelles, car, souvent, la traduction ne remplace pas l'original, mais les deux versions coexistent dans un même ouvrage.

Ni siquiera cuando se transcribieron en alfabeto latino los poemas, cantos y relatos americanos se adoptó la forma tradicional de la traducción, que no necesita la presencia física del texto original. En los documentos americanos (como en Sahagún) continua y obsesivamente se exige esa presencia física: al lado de cada composición se encuentra

el texto paralelo (indígena y en alfabeto occidental). Cuesta muchísimo describir ese proceso, puesto que dentro de la historia de la traducción occidental América es un caso completamente contra natura. (Catelli, Gargatagli, 1998, 127)

Dans ce chapitre, nous allons voir que la plupart des traductions faites en Nouvelle-Espagne concernent des textes religieux, mais nous allons aussi analyser d'autres traductions et d'autres types de traductions. On constate que pour ces derniers, les langues concernées ne sont que quatre : l'espagnol, le latin, le nahuatl et le maya. Les autres langues indiennes, moins répandues et dominées par les langues générales comme le nahuatl en Nouvelle-Espagne, ne sont utilisées que pour les textes à caractère religieux. Il n'existe presque pas de traductions entre langues indiennes à cette époque, excepté quelques doctrines traduites du nahuatl vers d'autres langues indiennes, comme la *Doctrina cristiana hecha por fray Juan de Zumárraga y traducida de lengua mexicana en otomí y mazagua*.

Ce chapitre n'a aucunement pour but d'être un répertoire exhaustif de toutes les traductions effectuées au Mexique à l'époque qui nous intéresse mais plutôt d'illustrer la situation à l'aide de quelques exemples.

4. 1. Traductions de textes religieux

Aprender una lengua indígena, con su fonetismo extraño, con su compleja estructura gramatical, ya era, para un castellano o un andaluz, una empresa denodada, en que muchos naufragaron. Pero, además, traducir a esas lenguas el complejo mundo espiritual de los textos sagrados, incorporar a ella los conceptos, símbolos y nombres de la nueva fe, era realmente una labor titánica. (Angel Rosenblat, cité dans Martinell Gifre, 1988, 127-8)

Les doctrines chrétiennes en langues indigènes que les missionnaires se mettent à élaborer ont une double utilité, elles servent à enseigner la religion aux Indiens et, en même temps, elles sont utiles aux religieux qui viennent d'arriver en Nouvelle-Espagne pour apprendre la langue indienne.

En 1546, au Concile des évêques, le premier évêque du Mexique, Juan de Zumárraga, ordonne la rédaction de deux doctrines en langue indienne, une brève et une autre plus longue.

Por ende, Sancto aprobante Concilio, aprobamos y mandamos, que se ordenen dos doctrinas, la una breve y sin glosa, que contenga las cosas arriba en la primera constitución señaladas, y la otra con declaración sustancial. (Juan de Zumárraga, cité dans Solano, 1991, LI)

Le 20 juin 1546 est imprimée la *Doctrina cristiana breve traducida en lengua mexicana*, écrite par Alonso de Molina. Plus tard, l'évêque ordonne que cette doctrine soit traduite dans d'autres langues indigènes, comme l'otomí ou le tarasque. Elle est traduite dans bien d'autres langues encore et sert de modèle à

la majorité des doctrines écrites ou traduites au Mexique par les franciscains. Les doctrines et traductions déjà existantes et non approuvées par le Concile doivent être retirées et remplacées par les nouvelles.

Pour la traduction des textes religieux, différents cas de figure sont possibles. Le missionnaire peut écrire une doctrine lui-même ou se servir d'une doctrine déjà existante, celle d'Alonso de Molina par exemple. Il peut traduire son texte lui-même ou le faire traduire par un Indien qui connaît mieux la langue que lui. Voici, par exemple, la méthode utilisée par Bernardino de Sahagún pour écrire son *Libro de los coloquios* vers 1530, peu après son arrivée au Nouveau Monde. Ce livre relate les discussions entre des prêtres aztèques et les missionnaires. A ce moment, ces derniers ne parlent pas encore suffisamment bien le nahuatl et se servent donc d'un interprète pour communiquer avec les prêtres aztèques. Sahagún rédige le texte de ces discussions en espagnol et le donne à traduire à des Indiens en exigeant d'eux non pas une traduction littérale mais plutôt un nouveau livre sur le même sujet (« no una versión sino una edición en náhuatl de un libro sobre el mismo tema », Sahagún, cité dans Catelli, Gargatagli, 1998, 215).

Voir annexe 3 pour une liste indicative des doctrines et textes religieux écrits ou traduits en langues indigènes par les missionnaires au XVI^e siècle.

4. 2. Les problèmes de traduction

What was being debated in this century or so of exchanges was not particularly how anyone should translate. The opposed strategies of the Franciscan and Dominican positions were of little consequence on the local level of translation itself. What was at stake was whether or not one should translate at all. And the position that won was probably Nebrija's: let there be a few one-off translations where necessary, but let everyone eventually use the one standardized language, Castilian, and we shall have grammars instead of translations. (Pym, 2000, 161)

La traduction des termes religieux pose un grand problème. Ces concepts totalement nouveaux n'existent pas dans les langues indiennes. Comment traduire les mots « Dieu » et « diable » ? Comment traduire des notions aussi complexes que la trinité et l'eucharistie ? Deux solutions sont possibles : ou bien on introduit le terme espagnol dans la langue indienne ou bien on choisit un terme en langue indienne auquel on attribue un sens nouveau. En traductologie, on parlerait aujourd'hui de traduction sourcière et de traduction cibliste. Les termes sont nouveaux, mais le problème existe déjà au XVI^e siècle.

Les deux stratégies de traduction sont défendues l'une par les franciscains, l'autre par les dominicains. Les franciscains sont confiants que les Indiens vont apprendre le latin et l'espagnol et qu'ils vont pouvoir apprendre la doctrine chrétienne dans ces langues. Ils sont aussi en faveur de l'établissement de certaines langues générales, qui doivent être standardisées et étendues dans tout le territoire. Ces langues franches doivent atteindre le statut de langues écrites. La solution des franciscains consiste donc à réduire le nombre de langues

impliquées. L'évangélisation ne doit se faire qu'en espagnol ou en nahuatl. Pour les traductions vers le nahuatl, ils préfèrent une stratégie sourcière. Pour eux, l'espagnol et le latin sont les langues dominantes. Ils considèrent que des concepts comme « Dieu » sont intraduisibles et qu'il faut les reproduire en espagnol dans le texte nahuatl. Ainsi, dans le texte nahuatl de la *Doctrina cristiana breve traducida en lengua mexicana* d'Alonso de Molina, on trouve les expressions espagnoles et latines suivantes : Dios, Spiritu Sancto, Santa Iglesia Católica, doctrina cristiana, obispo, artículos de la fe, sacramentos, pecado venial, pecado mortal, virtudes teologales, sentidos corporales, padrinos, limbo, domingo, misa, pascua, diezmos, primicias, bautismo, confirmación, penitencia, comunión, extremaunción, orden sacerdotal, orden de matrimonio, bendición, bendito, sacerdote, virtudes cardinales, evangelio, justicia, madrinas, arcángel, personas, purgatorio, cruz (Kobayashi, *La educación como conquista*, cité dans Solano, 1991, LXV).

Par contre, les dominicains pensent que l'évangélisation doit obligatoirement se faire dans les langues indiennes. Ils veulent maintenir la pluralité des langues, mais pour ce faire, c'est la doctrine qui doit être simplifiée, afin de pouvoir être exprimée dans les différentes langues. Seuls les aspects les plus importants de la doctrine sont enseignés aux Indiens, mais ce toujours dans leur propre langue. Quand ils traduisent, ils ne reprennent pas les termes espagnols ou latins mais ils cherchent des équivalences dans la langue indigène. Ainsi le mot nahuatl « mictlan » (le séjour des morts) est repris pour désigner l'enfer et « Tlacatecolotl » (l'homme hibou) pour désigner le diable. Cette solution est plus dangereuse que celle adoptée par les franciscains, car le risque est grand que les

termes choisis pour désigner des réalités chrétiennes cachent de fortes connotations païennes et même des hérésies. Les Aztèques ont par exemple des dieux qui sont bons et mauvais à la fois, dieu et démon en même temps. Comment alors leur faire comprendre la différence entre Dieu et le diable ? Et comment résoudre le problème du symbole de la croix qui a une connotation négative et est synonyme de rupture et de menace chez les Aztèques ? Les dominicains affirment qu'un Indien dont la langue maternelle est le nahuatl et qui a été élevé par les religieux, qui maîtrise donc les langues espagnole et latine et connaît parfaitement bien la religion chrétienne est tout à fait capable de traduire les concepts religieux vers sa langue maternelle sans commettre la moindre faute.

Les problèmes de traduction se posent non seulement quand il faut traduire les réalités espagnoles et surtout les concepts religieux chrétiens en nahuatl, mais aussi quand il faut traduire vers l'espagnol les réalités du monde indigène. Comment décrire et nommer une plante ou un animal qu'aucun Espagnol n'a vus avant d'arriver en Nouvelle-Espagne ? De nombreux mots de la langue nahuatl et d'autres langues indiennes passent ainsi à la langue espagnole et par là à d'autres langues européennes. Voici quelques exemples de mots nahuatl qui sont passés à l'espagnol : tomate, aguacate, azteca, cacahuete, cacao, chicle, chocolate, petaca, petate, tiza.

4. 3. La censure

En 1559, l'Inquisition interdit toute traduction de la Bible, ou de parties de la Bible, en langue vulgaire. Cette interdiction inclut donc l'espagnol et aussi toutes les langues indiennes. Toute traduction renferme le risque de mauvaise interprétation des textes sacrés et donc d'hérésie. L'Eglise veut surtout empêcher les traductions de textes religieux en langues indigènes, parce qu'elle ne peut pas contrôler leur contenu. Les seuls experts des langues en cause sont souvent les traducteurs ou auteurs eux-mêmes. Le premier Concile de Mexico ordonne la confiscation de tous les livres qui incluent des sermons en langue indigène sous prétexte qu'ils contiennent des erreurs de traduction. Plus tard, même les grammaires et les dictionnaires sont ajoutés aux listes des livres interdits sous prétexte de mauvaises traductions. Cependant, la plupart des missionnaires de Nouvelle-Espagne n'approuvent pas ces mesures, ils savent que les livres en langues indiennes sont nécessaires pour mener à bien l'évangélisation, et donc, souvent, ils n'obéissent pas aux ordres et continuent d'écrire et de faire circuler leurs manuscrits en cachette.

4. 4. La traduction du nahuatl vers le latin

On connaît un exemple de traduction du nahuatl vers le latin. Il s'agit d'un livre sur les herbes médicinales, écrit en 1552 par un médecin indien appelé Martin de la Cruz, professeur du Colegio de Santa Cruz de Tlatelolco, à la demande de Francisco de Mendoza, le fils du premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Le manuscrit est traduit en latin par Juan Badiano, lui aussi Indien et professeur de la même école, sous le titre *Libellus de medicinalibus indorum herbis*, connu aussi comme Codex Badiano. Pour le vocabulaire, il s'inspire de celui de Pline, qui avait traité le sujet des maladies et de leurs remèdes en latin.

4. 5. La traduction du latin vers le nahuatl

Au Colegio de Santa Cruz de Tlatelolco, les jeunes Indiens nobles apprennent entre autres la doctrine chrétienne et le latin. Leurs exercices incluent des traductions de textes classiques, ceux de Cicéron par exemple, vers leur langue maternelle, le nahuatl. Il faut aussi traduire les textes liturgiques et les prières latines, comme le Pater Noster, l'Ave Maria, le Credo et le Salve Regina, pour que les religieux puissent prêcher en langue indigène. Pablo Nazareo, recteur du collège de Tlatelolco et philologue, traduit du latin vers le nahuatl les Epîtres et les Evangiles et en 1566, il écrit au Roi d'Espagne une lettre en latin dont voici un extrait de la traduction espagnole faite par Osorio Romero :

De esta manera trabajé esforzadamente noches y días para traducir a la lengua materna los evangelios y las epístolas que se leen en el transcurso de todo el año en la Iglesia, y no sólo éstas sino que también procuré traducir muchas otras obras del latín a nuestro idioma materno, todas las cuales corregidas con el juicio y la censura de los peritos, especialmente de los que estudian teología y de los peritos de nuestra lengua, los tienen en muchas partes casi todos los predicadores sagrados, los religiosos y los clérigos, quienes gozando nuestras obras y saboreando el fruto de nuestros sudores son útiles para muchos habitantes de las Indias. (lettre de Pablo Nazareo, citée dans Catelli, Gargatagli, 1998, 154)

4. 6. La traduction du nahuatl vers l'espagnol

Peu d'ouvrages sont traduits du nahuatl vers l'espagnol. Les rares qui le sont, sont des ouvrages d'ethnographie ou d'histoire dont le but est de sauvegarder le patrimoine culturel des peuples indigènes. La traduction des textes nahuatls anciens est difficile à cause de l'écriture impossible à déchiffrer pour les Européens. En outre, on a peur de perpétuer les vieilles croyances païennes en reproduisant les textes nahuatls. Ainsi, par une ordonnance du 22 avril 1577, le roi Philippe II interdit toutes les recherches et les livres sur les peuples indiens.

4. 6. 1. Historia de las cosas de Nueva España

Le franciscain Bernardino de Sahagún arrive au Mexique en 1529. Il apprend très rapidement le nahuatl et devient un des plus grands spécialistes de cette langue. En 1536, il fait office d'interprète lors d'un procès et en 1540 il rédige un recueil de sermons en nahuatl.

L'oeuvre la plus connue de Bernardino de Sahagún est la *Historia de las cosas de Nueva España*. En 1558, Sahagún reçoit de Francisco de Toral, le provincial des franciscains, l'ordre d'écrire un ouvrage sur la culture mexicaine en langue nahuatl. Il recueille alors le plus d'informations possible lors de deux ans d'entretiens avec des vieillards qui ont vécu avant la conquête. Ceux-ci lui parlent dans leur langue et dessinent ce qu'ils viennent d'expliquer en pictogrammes. Puis, des Indiens qui ont étudié à Tlatelolco transcrivent le tout en caractères

latins. Sahagún passe de nombreuses années à retravailler et corriger son manuscrit. La langue nahuatl lui tient particulièrement à coeur et il veut que son ouvrage aide d'autres à l'apprendre.

Cet écrit est comparable à un filet de pêcheur, qui serait destiné à faire remonter au grand jour tous les mots de cette langue avec leurs significations propre et figurée, tous ses modismes ou ses antiquailles bonnes et mauvaises. Cela épargnera à d'autres bien des cheveux blancs, puisque ceux qui désireront connaître ces choses et les manières de parler des Mexicains y pourront parvenir avec moins de peine que je n'en ai moi-même en ce moment. (Sahagún, 1991 [1569], 57)

Le résultat est un ouvrage en douze volumes, véritable encyclopédie sur les Aztèques, avec en annexe une grammaire et un vocabulaire, qui est mis au net en 1569. Le texte nahuatl de l'*Historia de las cosas de Nueva España* est connu sous le nom de *Codex Florentin*.

En 1575, Rodrigo de Sequera, le nouveau Commissaire général, ordonne à Sahagún de traduire son livre en espagnol et d'en faire une copie qui contient d'un côté le texte espagnol et de l'autre le texte nahuatl pour pouvoir l'envoyer en Espagne. La traduction que Sahagún en fait n'est pas une traduction littérale, mais plutôt un commentaire libre de la version nahuatl, un texte plus ou moins parallèle sur le même sujet.

Sahagun, lui, choisit la voie de la fidélité intégrale, puisqu'il reproduit les discours mêmes qu'on lui a tenus, et y ajoute sa traduction, plutôt que de les remplacer par elle [...]. Cette traduction, du reste, n'a plus besoin d'être littérale, sa fonction est différente de celle du texte en nahuatl ; elle

omet donc certains développements et en ajoute d'autres ; le dialogue des voix n'en devient que plus subtil. (Todorov, 1982, 284)

Les deux versions s'adressent donc à un public différent, le texte nahuatl est destiné aux savants espagnols qui vivent au Mexique, religieux le plus souvent, qui dominent la langue nahuatl et veulent approfondir leurs connaissances linguistiques et mieux connaître les croyances et les coutumes des Aztèques. Le texte espagnol doit être envoyé en Espagne pour permettre aux savants espagnols aussi de connaître la culture aztèque.

Sahagún reste extrêmement neutre et ne se permet aucun jugement de valeur. Il va jusqu'à inventer des solutions très originales pour éviter de prendre clairement position.

Lorsqu'il s'agit de la description d'un sacrifice, Sahagun n'ajoute, dans la traduction, aucun terme impliquant un jugement moral. Mais, en parlant du panthéon aztèque, il se trouve devant un choix difficile : quel que soit le terme employé, le jugement de valeur est inévitable : il se compromet autant en traduisant par « dieu » que par « diable » ; ou, pour son serviteur, par « prêtre » que par « nécromancien » : le premier terme légitime déjà, le second condamne ; aucun n'est neutre. Comment s'en sortir ? La solution de Sahagun consiste à ne pas opter pour l'un des deux termes mais à les alterner ; à ériger, en somme, l'absence de système en système ; et par là à neutraliser les deux termes, en principe porteur de jugements moraux opposés, qui maintenant deviennent des synonymes. (Todorov, 1982, 190-1)

Le style de Sahagún a souvent été critiqué, on lui a reproché des fautes de traduction et il a même été suggéré que ce n'était pas lui-même qui a fait la

traduction mais plutôt ses assistants, étudiants du collège de Tlatelolco. James Lockhart (1993, 2) s'efforce de prouver le contraire :

Sahagún often veers so far from the literal shape of the Nahuatl that (his propensity to paraphrase aside) he would seem to be in error, and translators in this century have rather hastily assumed that he was. The more we learn about older Nahuatl idiom, however, the more we find Sahagún right after all (not that some actual error does not exist).

In many places, minor deviances aside, the Spanish is wooden, pedestrian, making no attempt even to avoid multiple repetition of the same word in a short section. The general impression is not at all that given by Sahagún's prologues. But a translation is not a prologue, and Sahagún was well aware of it; he specifically apologized for the "low" style of the translation of Book Seven, but defended it as appropriate. Although I would not know how to go about proving it, I doubt that Sahagún's aides did much direct translation of the Nahuatl. With some exceptions, the Spanish tends to be more abbreviated than the Nahuatl, a general tendency of translations from the Nahuatl by Spaniards of the time. (ibid. 37)

4. 6. 2. Les traductions effectuées à partir de la *Crónica X*

Le texte que les spécialistes d'aujourd'hui appellent la *Crónica X* n'a jamais été retrouvé dans sa forme originale nahuatl. Il sert pourtant de base à plusieurs chroniqueurs de l'époque qui le traduisent en espagnol et l'intègrent dans leurs propres récits. Angel Garibay (cité dans Catelli, Gargatagli, 1998, 204) pense que cette chronique est écrite en nahuatl par un Indien savant qui se sert d'autres chroniques anciennes et de ses propres souvenirs pour écrire son récit. Plusieurs copies sont faites de ce manuscrit, dont une est obtenue par Diego Durán et

utilisée plus tard aussi par Juan de Tovar. Une autre copie tombe entre les mains d'Hernando de Alvarado Tezozomoc. Le jésuite Acosta s'inspire plus tard des ouvrages de Tovar et de Durán pour écrire sa chronique. Il est facile de faire le lien entre ces différents ouvrages, car même si le texte n'est pas strictement le même, le contenu est presque identique et la structure du texte ainsi que la chronologie des événements racontés est pratiquement la même dans toutes les versions.

Le frère Juan de Tovar est considéré comme un des plus grands spécialistes du nahuatl, ce qui lui vaut le surnom de « Cicéron mexicain ». Une copie de sa traduction de la *Crónica X* est connue sous le nom de *Códice Ramírez*. Cette copie est divisée en deux colonnes, celle de gauche comporte une partie de la traduction espagnole de Tovar, celle de droite est restée vide et devait vraisemblablement contenir l'original nahuatl.

Diego Durán utilise la *Crónica X* pour écrire en 1581 son *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierra Firme*. Il est parfaitement bilingue puisqu'il est arrivé au Mexique à l'âge de six ou sept ans et il a grandi parmi les Indiens.

D'abord Duran est l'un des rares individus qui comprennent vraiment l'une et l'autre culture – ou, si l'on préfère, qui est capable de traduire les signes de l'une en ceux de l'autre [...]. (Todorov, 1982, 266)

Il affirme lui-même qu'il s'inspire d'un manuscrit nahuatl et va jusqu'à décliner toute responsabilité par rapport au contenu de son livre. Il ne se voit pas comme un auteur mais uniquement comme un traducteur.

Mon unique intention a été de traduire le nahuatl dans notre propre langue espagnole. (Duran, cité dans Todorov, 1982, 267)

Tout cela me parut si incroyable que, si je ne suivais pas ma Chronique et si je n'avais pas trouvé la même chose dans bien d'autres manuscrits peints ou écrits, je n'oserais pas affirmer ces choses, de peur qu'on ne me prenne pour un menteur. Celui qui traduit une histoire ne doit pas faire un roman de ce qu'il trouve écrit dans la langue étrangère ; et j'ai obéi à cette règle. (ibid.)

Cependant, il commence bientôt à renoncer à sa fidélité stricte au texte de départ. En effet, sa traduction n'est pas littérale, il ajoute des commentaires dans le corps même du texte pour faciliter la compréhension au lecteur espagnol. Il ajoute aussi des passages trouvés dans d'autres livres ou des récits dignes de foi qu'on lui a tenus.

De esto la historia no hace mención ni cuenta tal cosa; pero, por haberlo oído a algunas personas fidedignas lo pongo. (Duran, cité dans Catelli, Gargatagli, 1998, 208)

Même s'il n'indique pas toujours ses sources, il est facile de découvrir les ajouts et les modifications en comparant son texte avec la traduction de Juan de Tovar. En outre, son ouvrage est nettement plus volumineux que les autres traductions du même texte.

L'intention de Duran est simple : c'est celle d'un traducteur, au sens le plus restreint du mot. Il a, nous dit-il, sous les yeux un manuscrit rédigé en nahuatl, qu'il transpose en espagnol, en le confrontant

sporadiquement à d'autres sources, ou en en éclairant les passages obscurs pour le lecteur espagnol... (Todorov, 1982, 267)

Son objectif n'est pas la vérité dont il serait lui-même responsable, mais la fidélité, par rapport à une voix autre ; le texte qu'il nous offre est non seulement une traduction mais aussi une citation : Duran n'est pas le sujet d'énonciation des phrases que nous lisons. (ibid. 268)

Duran utilise la *Cronica X* en nahuatl, qui n'est plus un codex pictographique. Il perçoit parfois son travail comme celui d'un traducteur ; mais en réalité il ne s'agit pas d'une simple traduction : Duran lui-même indique souvent qu'il pratique des coupes, ou qu'il abandonne sa chronique au profit d'informations provenant de témoins ou d'autres manuscrits. Duran, comme les autres traducteurs-compileurs, pratique une sorte d'intervention qu'on pourrait qualifier d'annotation (bien que les remarques figurent dans le texte et non en dehors de lui). (ibid. 282)

En 1598, Hernando de Alvarado Tezozomoc procède à une troisième traduction de la *Crónica X* pour sa *Crónica mexicana*. Il n'admet pas qu'il traduit ou qu'il tire ses informations d'un autre ouvrage, mais une comparaison de son livre avec celui de Durán et celui de Tovar ne laisse subsister aucun doute que tous les trois ont utilisé la même source.

4. 6. 3. Les traductions juridiques

En Nouvelle-Espagne après la conquête espagnole, les juridictions inférieures sont le plus souvent composées de juges et de magistrats indiens (qui sont le plus souvent bilingues) et les juridictions supérieures de juges et magistrats espagnols (qui le plus souvent ne parlent pas le nahuatl). Ainsi, quand une affaire atteint le

stade de l'appel, il devient nécessaire de traduire tous les actes du procès du nahuatl vers l'espagnol. La traduction est ajoutée aux documents originaux. Les traducteurs sont des Espagnols, des Indiens ou des Métis. Leur rôle est très important, étant donné que tout le système judiciaire ainsi que l'administration est bilingue. Les traductions juridiques se font le plus souvent du nahuatl vers l'espagnol, mais il faut aussi traduire les lois et les ordonnances, écrites en espagnol par des Espagnols, vers le nahuatl.

4. 7. La traduction de l'espagnol vers le nahuatl

Comme nous l'avons vu, la plupart des traductions de l'espagnol vers le nahuatl sont des ouvrages religieux, des catéchismes, des doctrines, etc. Les ouvrages à caractère non religieux sont plus rares. Cependant, on sait que des classiques espagnols sont traduits en nahuatl, notamment par les étudiants du Colegio de Santa Cruz de Tlatelolco comme exercices de traduction. Plusieurs sources indiquent que Bartolomé de Alva, fils du chroniqueur Alva Ixtlilxóchitl, aurait traduit quelques comédies de Lope de Vega et également le célèbre *El gran teatro del mundo* de Calderón de la Barca. Ces traductions n'ont malheureusement pas survécu jusqu'à nos jours.

Il existe aussi une sorte de théâtre religieux au Nouveau Monde, très populaire au XVI^e siècle. Ces « autos sacramentales », pièces à thèmes religieux, importées d'Espagne, sont soit écrites et représentées directement en espagnol ou dans une langue indigène, soit traduites ou adaptées de l'espagnol. Ainsi, il y aurait eu des pièces en nahuatl, zapotèque, mixtèque, tarasque et pirindo.

4. 8. La traduction du latin vers le maya

Le médecin grec Pedacion Dioscoride d'Anazarbe, qui a vécu au premier siècle après Jésus-Christ, occupe une place importante dans la tradition occidentale des études de médecine. Son traité de médecine a été traduit et imprimé en latin pour la première fois en 1478. Le docteur Andrés Laguna en a fait la première traduction espagnole en 1555. De 1648 à 1652, le franciscain Bernardino de Valladolid traduit de nombreux extraits de ce livre en maya. Il n'utilise pas la version espagnole pour sa traduction mais la version latine. Sa traduction est en vérité un travail scolaire. Les religieux qui viennent d'arriver d'Espagne et veulent travailler au Yucatán passent d'abord quelque temps dans les couvents d'Izamal ou de Mani pour apprendre le maya. Leur apprentissage inclut des exercices de traduction. De nombreux sermons, des prières et des passages de la Bible sont également traduits vers le maya dans ces couvents qui servent d'écoles non seulement aux missionnaires récemment arrivés au Nouveau Monde mais aussi aux Indiens qui apprennent à lire et à écrire en espagnol, en latin et en maya.

4. 9. La traduction du maya vers l'espagnol

Nous avons déjà parlé de Diego de Landa et de sa *Relación de las cosas de Yucatán* au chapitre consacré à l'interprète Gaspar Antonio Chi. Landa est un personnage qui se contredit lui-même. D'un côté, il est fasciné par la culture des Mayas et écrit un livre sur eux afin d'empêcher que leurs coutumes ne tombent dans l'oubli, mais de l'autre côté, il a peur que les vieilles croyances et les rites païens perdurent, il persécute et châtie sévèrement les Indiens accusés d'idolâtrie et il brûle tous les livres qu'il peut trouver.

Siempre se ha interpretado esta curiosa ambivalencia como un rasgo típicamente renacentista de los descubridores: por un lado el frenesí cristiano destructor; por otro la necesidad humanista de saber y registrar todo lo humano. (Catelli, Gargatagli, 1998, 197)

La destruction par le feu des codex mayas perpétrée par Diego de Landa en 1529 est peut-être l'acte « antitraduction » le plus lourd de conséquences dans le Nouveau Monde. Ces manuscrits ont été brûlés par crainte qu'ils nuisent à l'oeuvre de christianisation des autochtones. Trois manuscrits seulement échappèrent aux flammes, et ils ne furent traduits que beaucoup plus tard. (Lefevre, 1995, 153)

Le grand paradoxe est que peu avant de faire brûler tous ces livres, Landa ordonne à des Indiens de les lire, de lui enseigner à déchiffrer les glyphes et de les traduire pour lui. C'est de ces mêmes livres qu'il se réjouira plus tard d'avoir détruits qu'il tire les informations pour sa *Relación de las cosas de Yucatán*.

Usaba también esta gente de ciertos caracteres o letras con las cuales escribían en sus libros sus cosas antiguas y sus ciencias, y con estas figuras y algunas señales de las mismas, entendían sus cosas y las daban a entender y enseñaban. Hallámosles gran número de libros de estas sus letras, y porque no tenían cosa en que no hubiese superstición y falsedades del demonio, se los quemamos todos, lo cual sintieron a maravilla y les dio mucha pena. (Diego de Landa, cité dans Catelli, Gargatagli, 1998, 198).

5. Conclusion

Les chapitres qui précèdent montrent la grande importance des interprètes et des traducteurs à l'époque de la conquête et de la colonisation du Mexique. Trop souvent oubliés par l'histoire, qui ne leur accorde malheureusement pas la place qu'ils méritent, ils sont pourtant présents lors de toutes les étapes de la conquête et de la colonisation. Il ne serait pas exagéré de dire que les interprètes ont autant contribué au succès de la conquête du Mexique que les soldats espagnols et leurs alliés indiens. Il ne faut pas non plus sous-estimer l'oeuvre des missionnaires et des traducteurs, grâce à qui nous disposons aujourd'hui d'informations d'une valeur inestimable sur les langues et la vie des Indiens. Grâce à eux, les langues indigènes ont pu survivre et une partie du patrimoine culturel des époques précolombiennes a pu être sauvegardée pour la postérité.

L'histoire de la traduction et de l'interprétation en Amérique Latine est un sujet qui commence à être étudié depuis peu de temps seulement. Il y a là un vaste terrain qui attend d'être exploré par les historiens de la traduction. Ce mémoire n'a fait qu'effleurer la surface de ce vaste domaine. Espérons qu'il puisse être une modeste contribution aux recherches dans ce domaine et qu'il aide à faire sortir de l'ombre ces femmes et ces hommes, interprètes et traducteurs, aux destins si extraordinaires qui ont vécu de près un des épisodes les plus fascinants de l'histoire de l'humanité.

Annexe 1

Los traductores según las leyes de Indias

Título veinte y nueve

De los intérpretes

Ley i. Que los Intérpretes de los Indios tengan las partes y calidades necesarias, y se les pague el salario de gastos de Justicia, Estrados, o penas de Cámara.

D. Felipe II en Aranjuez a 10 de Mayo de 1583.

Muchos son los daños, e inconvenientes que pueden resultar de que los Intérpretes de la lengua de los Indios no sean de la fidelidad, christiandad y bondad, que se requiere, por ser el instrumento por donde se ha de hacer justicia, y los Indios son gobernados, y se enmiendan los agravios que reciben; y para que sean ayudados y favorecidos: Mandamos que los Presidentes y Oidores de nuestras Audiencias cuiden mucho de que los Intérpretes tengan las partes, calidades y suficiencia que tanto importan, y los honren como lo merecieren, y cualquier delito, que se presumiere y averigüare contra su fidelidad, le castiguen con todo rigor, y hagan la demostracion que conviniere.

D. Felipe III en Lisboa a 7 de Octubre de 1619.

Otrosí mandamos que se les pague el salario de gastos de Justicia y Estrados; y si no los hubiere, de penas de Cámara.

Ley ii. Que haya número de Intérpretes en las Audiencias, y juren conforme a esta ley.

D. Felipe II en Monzon a 4 de Octubre de 1563. Ordenanza 297 de Audiencias.

Ordenamos y mandamos, que en las Audiencias haya número de Intérpretes, y que ántes de ser recibidos juren en forma debida, que usarán su oficio bien y fielmente, declarando, e interpretando el negocio y pleyto, que les fuere cometido, clara y abiertamente, sin encubrir, ni añadir cosa alguna, diciendo simplemente el hecho, delito, o negocio, y testigos, que se examinaren, sin ser parciales a ninguna de las partes, ni favorecer mas a uno, que a otro, y por ello no llevarán interes alguno, mas del salario, que les fuere tasado, y señalado, pena de perjuros, y del daño, e interes, y que volverán lo que llevaren, con las setenas y perdimiento de oficio.

Ley iii. Que los Intérpretes no reciban dádivas ni presentes.

D. Felipe II en la Ordenanza 298 de 1563.

Los Intérpretes no reciban dádivas, ni presentes de Españoles, Indios, ni otras personas que con ellos tuvieren, o esperaren tener pleytos, o negocios, en poca, o en mucha cantidad, aunque sean cosas de comer, o beber, y ofrecidas, dadas,

o prometidas de su propia voluntad, y no lo pidan, ni otros por ellos, pena de que lo volverán, con las setenas, para nuestra Cámara, y esto se pueda probar por la via de prueba, que las leyes disponen, contra los Jueces y Oficiales de uestras Audiencias.

Ley iii. Que los Intérpretes acudan a los Acuerdos, Audiencias, y visitas de cárcel.

El mismo allí, Ordenanza 301.

Ordenamos que los Intérpretes asistan a los Acuerdos, Audiencias y visitas de cárcel, cada día que no fuere feriado, y a lo menos a las tardes vayan y asistan en casa del Presidente y Oidores. Y para que todo lo susodicho, y qualquiera cosa, y parte se cumpla, tengan entre sí cuidado de repartirse, de forma, que por su causa no dexen de determinarse los negocios, ni se dilaten, pena de dos pesos para los pobres por cada un día que faltaren en qualquier cosa de lo sobredicho, demas de que pagarán el daño, interes y costas a la parte, o partes, que por esta causa estuvieren detenidas.

Ley v. Que los días de Audiencia resida un Intérprete en los Oficios de los Escribanos.

El mismo Ordenanza 306.

Mandamos que un Intérprete resida por su órden los dias de Audiencia en los Oficios de los Escribanos a las nueve de la mañana, para tomar la memoria, que

el Fiscal diere, y llamar los testigos, que conviniere examinarse por el Fisco, pena de medio peso para los pobres de la cárcel por cada día que faltare.

Ley vi. Que los Intérpretes no oygan en sus casas, ni fuera de ellas a los Indios, y los lleven a la Audiencia.

El mismo allí, Ordenanza 298.

Ordenamos que los Intérpretes no oygan en sus casas, ni fuera de ellas a los Indios, que vinieren a pleytos y negocios, y luego sin oirlos los traygan a la Audiencia, para que allí se vea y determine la causa, conforme a justicia, pena de tres pesos para los Estados por la primera vez que lo contrario hicieren; y por la segunda la pena doblada, aplicada segun dicho es; y por la tercera, que demas de la pena doblada, pierdan sus oficios.

Ley vii. Que los Intérpretes no sean Procuradores, ni Solicitadores de los Indios, ni les ordenen peticiones.

D. Felipe II allí. Ordenanza 300.

Los Intérpretes no ordenen peticiones a los Indios, ni sean en sus causas y negocios Procuradores, ni Solicitadores, con las penas contenidas en la ley antes de esta aplicadas como allí se contiene.

Ley viii. Que los Intérpretes no se ausenten sin licencia del Presidente.

El mismo allí, Ordenanza 302.

Mandamos que los Intérpretes no se ausenten sin licencia del Presidente, pena de perder el salario del tiempo, que estuvieren ausentes, y de doce pesos para los Estrados por cada vez que lo contrario hicieren.

Ley viiii. Que cuando los Intérpretes fueren a negocios fuera del Lugar, no lleven de las partes mas de su salario.

El mismo allí, Ordenanza 303.

Ordenamos que quando los Intérpretes fueren a negocios o pleytos fuera del Lugar donde reside la Audiencia, no lleven de las partes, directe, ni indirecte, cosa alguna mas del salario, que les fuere señalado, ni hagan conciertos, ni contratos con los Indios, ni compañías en ninguna forma, pena de volver lo que así llevaren y contrataren, con las setenas, y de privacion perpetua de sus oficios.

Ley x. Que se señale el salario a los Intérpretes por cada un dia que salieren del Lugar, y no puedan llevar otra cosa.

El mismo allí, Ordenanza 304.

Cada un dia que los Intérpretes salieren del Lugar donde residiere la Audiencia por mandado de ella, lleven de salario, y ayuda de costa dos pesos, y no mas, y

no comida, ni otra cosa, sin pagarla, de ninguna de las partes, directe, ni indirecte, pena de las setenas para nuestra Cámara.

Ley xi. Que de cada testigo que se examinare lleve el Intérprete los derechos que se declaran.

El mismo allí, Ordenanza 305.

De cada testigo, que se examinare por Interrogatorio, que tenga de doce preguntas arriba, lleve el Intérprete dos tomines; y siendo el Interrogatorio de doce preguntas y menos, un tomin, y no mas, pena de pagarlo, con el quatro tanto para nuestra Cámara; pero si el Interrogatorio fuere grande, y la causa ardua, el Oidor, o Juez ante quien se examinare, lo pueda tasar, demas de los derechos, en una suma moderada, conforme el trabajo y tiempo que se ocupare.

Ley xii. Que el Indio que hubiere de declarar, pueda llevar otro ladino Christiano, que esté presente.

El Emperador D. Carlos y la Emperatriz Gobernadora en Valladolid a 12 de Septiembre de 1537.

Somos informados que los Intérpretes y Naguatlatos, que tienen las Audiencias, y otros Jueces y justicias de las Ciudades y Villas de nuestras Indias al tiempo que los Indios los llevan para otorgar escrituras, o para decir sus dichos, o hacer otros autos judiciales y extrajudiciales, y tomarles sus confesiones, dicen algunas

cosas, que no dixeron los Indios, o las dicen y declaren de otra forma, con que muchos han perdido su justicia, y recibido grave daño: Mandamos que quando alguno de los Presidentes y Oidores de nuestras Audiencias, u otro qualquier Juez enviare a llamar a Indio, o Indios, que no sepan la lengua Castellana, para les preguntar alguna cosa, o para otro cualquier efecto, o viniendo ellos de su voluntad a pedir, o seguir su justicia, les dexen y consientan, que traygan consigo un Christiano amigo suyo, que esté presente, para que vea si lo que ellos dicen a lo que se les pregunta y pide, es lo mismo que declaran los Naguatlatos, e Intérpretes porque de esta forma se pueda mejor saber la verdad de todo, y los Indios estén sin duda de que los Intérpretes no dexaron de declarar lo que ellos dixeron, y se excusen otros muchos inconvenientes, que se podrian recrecer.

Ley xiii. Que el nombramiento de los Intérpretes se haga como se ordena, y no sean removidos sin causa, y dén residencia.

D. Felipe III en San Lorenzo a 16 de Octubre de 1630.

Nombran los Gobernadores a sus criados por Intérpretes de los Indios, y de no entender la lengua resultan muchos inconvenientes: Teniendo consideracion al remedio, y deseando que los Intérpretes, demas de la inteligencia de la lengua, sean de gran confianza y satisfaccion: Mandamos que los Gobernadores, Corregidores y Alcaldes mayores de las Ciudades, no hagan los nombramientos de los Intérpretes solos, sino que preceda examen, voto y aprobacion de todo el Cabildo, o Comunidad de los Indios, y que el que una vez fuere nombrado, no

pueda ser removido sin causa, y que se les tome residencia quando la hubieren de dar los demas Oficiales de las Ciudades y Cabildos de ellas.

Ley viiii. Que los Intérpretes no pidan, ni reciban cosa alguna de los Indios, ni los Indios dén mas de lo que deben a sus Encomenderos.

El Emperador D. Carlos y la Reyna Gobernadora en Toledo a 24 de Agosto de 1529.

Mandamos que ningun Intérprete, o Lengua de los que andan por las Provincias, Ciudades y Pueblos de los Indios a negocios o diligencias, que les ordenan los Gobernadores y Justicias, o de su propia autoridad, pueda pedir, ni recibir, ni pida, ni reciba de los Indios para sí, ni las Justicias, ni otras personas, joyas, ropas, mantenimientos, ni otras ningunas cosas; pena de que el que lo contrario hiciere pierda sus bienes para nuestra Cámara y Fisco, y sea desterrado de la tierra y los Indios no dén mas de lo que sean obligados a dar las personas que los tienen en encomienda.

“De los intérpretes”, en *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*, mandadas a imprimir y publicar por orden de Carlos III en 1776. Edición facsímil de la reimpresión de 1791, Madrid, Consejo de la Hispanidad, 1943.

Source : CATELLI, Nora, GARGATAGLI, Marietta, *El tabaco que fumaba Plinio. Escenas de la traducción en España y América: relatos, leyes y reflexiones sobre los otros*, Ediciones del Serbal, Barcelona, 1998, pp.122-126

Annexe 2

Liste (non exhaustive) des grammaires et vocabulaires de langues indigènes écrits par les missionnaires au XVI^e siècle

Chiapanèque

- *Arte de la lengua chiapaneca*, par Francisco de Cepeda

Chinantèque

- *Arte de la lengua chinanteca*, par Francisco de Cepeda

Huastèque

- *Arte de la lengua huasteca*, par Juan de la Cruz
- *Arte de la lengua huasteca*, par Andrés de Olmos
- *Vocabulario de la lengua huasteca*, par Andrés de Olmos

Matlazinca (pirinda) et nahuatl

- *Arte de aprender las lenguas mexicanas y matlazinca*, par Andrés de Castro, 157...

Maya

- *Arte de la lengua maya*, par Gabriel de San Buenaventura
- *Vocabulario maya*, par Luis de Villalpando

Mixtèque

- *Arte de la lengua mixteca*, par Antonio de los Reyes, 1593
- *Arte de lengua mixteca*, par Domingo de Santa María
- *Arte en lengua misteca*, par Benito Fernández
- *Vocabulario en lengua misteca*, par Francisco de Alvarado, 1593

Nahuatl

- *Arte de la lengua mexicana y castellana*, par Alonso de Molina, 1571
- *Arte para aprender la lengua mexicana*, par Andrés de Olmos, 1547
- *Arte de la lengua mexicana*, par Alonso Rangel
- *Arte de la lengua mexicana*, par Juan Focher
- *Arte de la lengua mexicana*, par Bernardino de Sahagún, 1569
- *Arte mexicana*, par Antonio Rincón, 1595
- *Arte y diccionario de la lengua mexicana*, par Juan de Ayora
- *Arte y vocabulario de la lengua mexicana*, par Francisco Jiménez
- *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, par Alonso de Molina, 1555
- *Vocabulario de la lengua mexicana*, par Andrés de Olmos
- *Varios opúsculos sobre la inteligencia de la lengua mexicana*, par Francisco Gómez

Otomí

- *Arte en lengua otomí*, par Pedro de Palacios
- *Arte de la lengua otomí*, par Martín de Rada
- *Arte de la lengua othomí*, par Pedro de Cáceres, 1580

- *Arte y doctrina en lengua otomí*, par Alonso Rangel
- *Gramática de la lengua otomí*, par Pedro de Oroz
- *Vocabulario en otomí*, par Sebastián Ribero

Popoloca

- *Arte, vocabulario y doctrina cristiana en popoloca*, par Francisco de Toral

Tarasque

- *Arte y diccionario con otras obras en la lengua michoacana*, par Juan Bautista de Laguna, 1574
- *Arte y diccionario de la lengua tarasca*, par Juan de Ayora
- *Vocabulario en lengua de Mechuacan*, par Maturino Gilberti, 1559
- *Diccionario tarasco-español*, par Maturino Gilberti

Tepehua

- *Arte de la lengua tepehua*, par Andrés de Olmos

Totonaque

- *Arte y vocabulario de la lengua totonaca*, par Andrés de Olmos
- *Arte en lengua totonaca*, par Francisco de Toral
- *Vocabulario en lengua totonaca*, par Francisco de Toral

Tzendal

- *Arte de la lengua tzendal*, par Francisco de Cepeda

Zapotèque

- *Arte en la lengua zapoteca*, par Juan de Cordova, 1578
- *Vocabulario en lengua zapoteca*, par Juan de Cordova, 1578

Zoque

- *Arte de la lengua zoque*, par Francisco de Cepeda

Sources :

GARCIA ICAZBALCETA, Joaquín, *Bibliografía mexicana del siglo XVI, Catálogo razonado de libros impresos en México de 1539 a 1600*, Fondo de cultura económica, México, 1954

RICARD, Robert, *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Institut d'ethnologie, Paris, 1933

VAL JULIAN, Carmen, *Traduire au Nouveau Monde : pratiques de la traduction en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle*, in : COURCELLES, Dominique de, *Traduire et adapter à la Renaissance. Actes de la journée d'étude organisée par l'Ecole nationale des chartes et le Centre de recherche sur l'Espagne des XVIe et XVIIe siècles (Paris, 11 avril 1996)*, Ecole des chartes, Paris, 1998

Annexe 3

Liste (non exhaustive) des doctrines et autres textes religieux écrits ou traduits en langues indigènes par les missionnaires au XVI^e siècle

Chontla

- *Doctrina christiana en lengua chontla*, par Diego de Carranza

Huastèque

- *Doctrina cristiana en lengua huasteca*, par Juan de Guevara, 1548
- *Doctrina christiana en lengua guasteca con la lengua castellana*, par Juan de la Cruz, 1571
- *Catecismo huasteco*, par Andrés de Olmos
- *Confesionario huasteco*, par Andrés de Olmos
- *Sermones huastecos*, par Andrés de Olmos

Langue de Panuco

- *Doctrina christiana en lengua de los Indios de Pánuco*, 1550

Langue de Tepuzculula

- *Doctrina christiana en lengua de Indios de Tepuzculula*, 156...

Matlalzinca (pirinda)

- *Doctrina christiana*, par Andrés de Castro

- *Sermones en lengua matlalzinca*, par Andrés de Castro
- *Sermones en matlalzinca*, par Jerónimo Bautista, 1562

Maya

- *Doctrina cristiana en lengua maya*, par Diego de Landa

Mazagua, nahuatl et otomí

- *Doctrina cristiana hecha por fray Juan de Zumárraga y traducida de lengua mexicana en otomí y mazagua*, par Juan de Zumárraga, 156...

Mixtèque

- *Doctrina cristiana y Epistolas y Evangelios en lengua mixteca*, par Domingo de Santa María
- *Doctrina cristiana en lengua misteca*, par Benito Fernández, 1550
- *Epístolas y Evangelios en lengua misteca*, par Benito Fernández

Nahuatl

- *Doctrina christiana breve traduzida en lengua mexicana*, par Alonso de Molina, 1546
- *Doctrina christiana en lengua mexicana*, par Alonso de Molina, 1578
- *Doctrina en lengua mexicana*, par Pedro de Gante, 1553
- *Breve y más compendiosa doctrina christiana en lengua mexicana y castellana*, 1539
- *Doctrina christiana en lengua española y mexicana, agora nuevamente corregida y enmendada*, 1550

- *Doctrina christiana breve y compendiosa por via de dialogo entre un maestro y un discipulo, sacada en lengua castellana y mexicana*, par Domingo de la Anunciación, 1565
- *Doctrina cristiana muy útil y necesaria en lengua mexicana y castellana*, 1578
- *Doctrina cristiana en lengua mexicana y castellana*, par Toribio Benavente Motolinía
- *Doctrina cristiana en lengua mexicana*, par Juan de Ribas
- *Doctrina cristiana*, par Pedro de Córdoba, 1544
- *Doctrina cristiana*, par Agustín de Coruña
- *Doctrina fácil para enseñar a los niños*, par Agustín de Coruña, 1560
- *Santa doctrina*, par Juan Ramírez
- *Declaración, y exposición de la doctrina christiana en lengua española y mexicana: echa por los religiosos de la orden de Sancto Domingo*, 1548
- *Sermones compuestos y traduzidos en lengua mexicana y castellana*, par Juan de la Anunciación, 1575
- *Sermones*, par Juan de Ribas
- *Sermonario en lengua mexicana... con un catecismo en lengua mexicana y española*, par Juan de la Anunciación, 1577
- *Sermones en lengua mexicana*, par Felipe Díaz
- *Sermones*, par García de Cisneros
- *Sermones en mexicano*, par Bernardino de Sahagún
- *Sermones*, par Arnaldo de Basaccio
- *Sermonario dominical*, par Alonso de Herrera

- *Sermones dominicales en lengua mexicana*, par Juan de Gaona
- *Sermones en lengua mexicana*, par Alonso de Escalona
- *Sermones del año en lengua mexicana*, par Alonso Rangel
- *Sermones*, par Luis de Fuensalida
- *Sermones*, par Juan de Romanones
- *Siete sermones en mexicano*, par Andrés de Olmos, 1552
- *Sermones morales y panegíricos en lengua mexicana*, par Juan de San Francisco
- *Conferencias espirituales con ejemplos y doctrinas de Santos en lengua mexicana*, par Juan de San Francisco
- *De sanctis*, par Alonso de Herrera
- *Fragmentos de la santa Escritura*, par Juan de Romanones
- *Colloquios de la paz y tranquilidad christiana en lengua mexicana*, par Juan de Gaona, 1582
- *Psalmódia christiana y sermonario de los Sanctos del año, en lengua mexicana*, par Bernardino de Sahagún, 1583
- *Diálogos en lengua mexicana*, par Elías de San Juan Bautista, 1598
- *Diálogo de las costumbres del buen cristiano en lengua mexicana*, par Juan de Ribas
- *Diálogos o Coloquios en mexicano entre la Virgen María y el Arcángel San Gabriel*, par Luis de Fuensalida
- *Confesionario breve en lengua castellana y mexicana*, par Alonso de Molina, 1565

- *Confesionario mayor en lengua castellana y mexicana*, par Alonso de Molina, 1569
- *Confesionario en lengua mexicana y castellana*, par Juan Bautista, 1599
- *Evangelios de todo el año en lengua mexicana*, par Alonso de Molina
- *Evangelios en mexicano*, par Andrés de Olmos
- *Evangelios y Epístolas de las misas de todo el año, traducidos a la lengua mexicana*, par Arnaldo de Basaccio
- *Evangeliarum aztecum*, par Bernardino de Sahagún, 1558
- *Catecismo mexicano*, par Juan de Ribas
- *Vida de San Francisco de Asís, en lengua castellana y mexicana*, par Alonso de Molina, 157...
- *Respuestas de la vida cristiana en mexicano*, par Juan de Ribas
- *Sumario de las indulgencias de Nuestra Señora del Rosario en mexicano*
- *Tratado del Santísimo Sacramento en lengua mexicana*, par Juan de Ayora
- *Tratado de las virtudes teologales en lengua mexicana*, par Bernardino de Sahagún
- *Tratado de los Santos Sacramentos en lengua mexicana*, par Andrés de Olmos
- *Tratado de los pecados capitales en lengua mexicana*, par Andrés de Olmos
- *Tratado de los Sacrilegios en lengua mexicana*, par Andrés de Olmos
- *Tratado o Diálogo de la Pasión de Jesucristo, en mexicano*, par Juan de Gaona
- *Tratados espirituales en lengua mexicana*, par Toribio Motolinía

- *Libellus de extremo juicio, lingua indica conscriptus*, par Andrés de Olmos
- *Comentario sobre los diez preceptos del Decálogo en lengua mexicana*, par Alonso de Escalona
- *Oficio parvo de la Virgen María*, par Alonso de Molina
- *Aparejo para recibir la Sagrada Comuni3n y Oraciones y Devociones varias para instrucci3n de los indios*, par Alonso de Molina
- *Homilias varias de San Juan Cris3stomo traducidas al mexicano*, par Juan de Gaona

Otom3

- *Doctrina christiana en castellano, mexicano y otom3*, par Melchor de Vargas, 1576
- *Doctrina en lengua otom3*, par Diego de B3jar
- *Doctrina cristiana en otom3*, par Pedro de Palacios
- *Arte y doctrina en lengua otom3*, par Alonso Rangel
- *Cartilla en lengua otom3*, par Luis Rengel, 1569
- *Sermones morales en otom3*, par Mart3n de Rada

Popoloca

- *Arte, vocabulario y doctrina cristiana en popoloca*, par Francisco de Toral

Shoshone

- *Cartilla y doctrina christiana breve y compendio para ense1nar a los indios en la lengua chuchona*, par Bartolom3 Rold3n, 1580

Tarasque

- *Doctrinalis fidei in Michuacanensium Indorum linguam*, par Juan de Medina Plaza, 1575
- *Doctrina cristiana en tarasco*, par Maturino Gilberti
- *Doctrina cristiana en tarasco*, par Juan Bautista de Laguna
- *Thesoro spritual en lengua de Mechuacan*, par Maturino Gilberti, 1558
- *Thesoro spritual de pobres en lengua de Mechuacan*, par Maturino Gilberti, 1575
- *Diálogo de doctrina christiana en la lengua de Mechuacan*, par Maturino Gilberti, 1559
- *Cartilla para los niños en lengua tarasca*, par Maturino Gilberti, 1559
- *Confesionario en lengua tarasca*, par Maturino Gilberti
- *Sermones de doctrina en lengua tarasca*, par Maturino Gilberti
- *Evangelios en tarasco*, par Maturino Gilberti, 1560
- *Sermones en tarasco*, par Maturino Gilberti
- *Textos de la Sagrada Escritura, Evangelios y sermones para los Domingos y fiestas de los Santos, en tarasco*, par Maturino Gilberti
- *Plática sobre los Evangelios del año, en tarasco*, par Maturino Gilberti

Totonaque

- *Doctrina cristiana en lengua totonaca*, par Francisco de Toral
- *Sermones en lengua totonaca*, par Francisco de Toral

Zapotèque

- *Doctrina christiana en lengua castellana y çapoteca*, par Pedro de Feria, 1557
- *Doctrina cristiana, en zapoteco*, par Gregorio Beteta
- *Confesionario breve en lengua zapoteca*, par Juan de Córdoba, 157...
- *Confesionario en lengua zapoteca*, par Pedro de Feria
- *Catecismo o Tratado de la doctrina christiana en lengua zapoteca*, par Bernardo de Albuquerque

Zotzil

- *Cartilla para la enseñanza de la doctrina en lengua zotzil, latina y castellana*

Sources :

GARCIA ICAZBALCETA, Joaquín, *Bibliografía mexicana del siglo XVI, Catálogo razonado de libros impresos en México de 1539 a 1600*, Fondo de cultura económica, México, 1954

RICARD, Robert, *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Institut d'ethnologie, Paris, 1933

VAL JULIAN, Carmen, *Traduire au Nouveau Monde : pratiques de la traduction en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle*, in : COURCELLES, Dominique de, *Traduire et adapter à la Renaissance. Actes de la journée d'étude organisée par l'Ecole nationale des chartes et le Centre de recherche sur l'Espagne des XVIe et XVIIe siècles (Paris, 11 avril 1996)*, Ecole des chartes, Paris, 1998

Bibliographie

Documents du XVI^e et XVII^e siècle

AGUILAR, Francisco, *Relación breve de la conquista de la Nueva España*, UNAM, Instituto de investigaciones históricas, México, 1977 [1559]

ALVA IXTLILXOCHITL, Fernando de, *Historia de la nación chichimeca*, Historia 16, Madrid, 1985 [1625]

ALVARADO TEZOZOMOC, Hernándo, *Crónica Mexicana (precedida del Códice Ramírez)*, Editorial Porrúa, México D.F., 1980 [1598]

ANONYME, *Relación de Michoacán*, Historia 16, Madrid, 1989 [1541]

CORTÉS, Hernán, *La conquête du Mexique*, La Découverte, Paris, 1996 [1519-1526] (traduit de l'espagnol par Désiré Charnay)

DE LA CRUZ, Martín, *Libellus de medicinalibus indorum herbis, Manuscrito azteca de 1552, Según traducción latina de Juan Badiano*, Fondo de cultura económica, Instituto mexicano del seguro social, México, 1991 [1552]

DEL PILAR, García, *Relación de la entrada de Nuño de Guzman*, in : GARCIA ICAZBALCETA, Joaquín, *Colección de documentos para la historia de México*, tome 2, Porrúa, México, 1980, pp.248-261

DÍAZ DEL CASTILLO, Bernal, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, 2 tomes, La Découverte, Paris, 2003 [1575] (traduit de l'espagnol par D. Jourdanet)

LOPEZ DE GOMARA, Francisco, *La conquista de México*, Historia 16, Madrid, 1987 [1552]

MUNOZ CAMARGO, Diego, *Historia de Tlaxcala*, Historia 16, Madrid, 1986 [1584]

OLMOS, Andrés de, *Arte de la lengua mexicana (introducción y transliteración por Ascensión y Miguel León Portilla)*, Ediciones de cultura hispánica, Instituto de cooperación iberoamericana, Madrid, 1993 [1547]

SAHAGÚN, Bernardino de, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, La Découverte, Paris, 1991 [1569] (traduit de l'espagnol par D. Jourdanet et R. Siméon)

SOLIS, Antonio de, *Historia de la conquista de Méjico*, Espasa-Calpe, Madrid, 1970 [1684]

Etudes contemporaines

BASTIN, Georges L., *Latin American tradition* (traduit de l'espagnol par Mark Gregson), in : BAKER, Mona, *Routledge encyclopedia of translation studies*, Routledge, London/New York, 1998, pp.505-512

BENITEZ, Silvia, *Doña Marina, l'interprète de Cortés*, in : DELISLE, Jean, LAFOND, Gilbert, *Histoire de la traduction* [cd-rom pour PC], Gatineau (Québec), 2001, Edition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur, Ecole de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa

BLOM, Frans, *The conquest of Yucatan*, Cooper Square Publishers, New York, 1971

BOWEN, Margareta (et al.), *Les interprètes, Témoins privilégiés de l'histoire*, in : DELISLE, Jean, WOODSWORTH, Judith, *Les traducteurs dans l'histoire*, Les presses de l'université d'Ottawa, Editions UNESCO, Canada, 1995, pp.242-273

CATELLI, Nora, GARGATAGLI, Marietta, *El tabaco que fumaba Plinio. Escenas de la traducción en España y América: relatos, leyes y reflexiones sobre los otros*, Ediciones del Serbal, Barcelona, 1998

CLENDINNEN, Inga, *Ambivalent conquests. Maya and Spaniard in Yucatan (1517-1570)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1987

DE LA CUESTA, Leonel-Antonio, *Intérpretes y traductores en el descubrimiento y conquista del nuevo mundo*, in : Livius, Revista de estudios de traducción, 1, 1992, Universidad de León, España

DRÖSCHER, Barbara, *La Malinche: Zur Aktualität der historischen Gestalt für die Lateinamerikaforschung*, in : DRÖSCHER, Barbara, RINCON, Carlos, *La Malinche: Übersetzung, Interkulturalität und Geschlecht*, Tranvía, Berlin, 2001, pp.13-40

EMILFORK TOBAR, Leonidas, *La conquista de México. Ensayo de poética americana*, Editorial Universitaria, Santiago de Chile, 1987

FERNANDEZ TOMAS, Jorge Belarmino, *De México y de Indianos II: 1519-1546, De Mesoamérica a la Nueva España*, Consejo de Comunidades Asturianas, España, 1990

FRANCO, Jean, *La Malinche – Vom Geschenk zum Geschlechtervertrag* (traduit de l'anglais par Katharina Vester), in : DRÖSCHER, Barbara, RINCON, Carlos, *La Malinche: Übersetzung, Interkulturalität und Geschlecht*, Tranvía, Berlin, 2001, pp.41-60

GARCIA ICAZBALCETA, Joaquín, *Bibliografía mexicana del siglo XVI, Catálogo razonado de libros impresos en México de 1539 a 1600*, Fondo de cultura económica, México, 1954

GLANTZ, Margo, *Doña Marina und der Capitán Malinche* (traduit de l'espagnol par Ina Jennerjahn), in : DRÖSCHER, Barbara, RINCON, Carlos, *La Malinche: Übersetzung, Interkulturalität und Geschlecht*, Tranvía, Berlin, 2001, pp.79-92

GLANTZ, Margo, *Malinche: die entäusserte Stimme* (traduit de l'espagnol par Ina Jennerjahn), in : DRÖSCHER, Barbara, RINCON, Carlos, *La Malinche: Übersetzung, Interkulturalität und Geschlecht*, Tranvía, Berlin, 2001, pp.61-78

GREENBLATT, Stephen, *Marvelous possessions. The wonder of the New World*, University of Chicago Press, Chicago, 1991

KARTTUNEN, Frances, *Between worlds. Interpreters, guides and survivors*, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1994

KLOR DE ALVA, J. Jorge, *Language, politics and translation: colonial discourse and classic Nahuatl in New Spain*, in : WARREN, Rosanna, *The art of translation. Voices from the field*, Northeastern University Press, Boston, 1989, pp.143-162

LEFEVERE, André (et al.), *Les traducteurs, Acteurs sur la scène du pouvoir*, in : DELISLE, Jean, WOODSWORTH, Judith, *Les traducteurs dans l'histoire*, Les presses de l'université d'Ottawa, Editions UNESCO, Canada, 1995, pp.137-159

LOCKHART, James, *We people here: Nahuatl accounts of the conquest of Mexico*, Repertorium Columbianum, Volume 1, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1993

MAR-MOLINERO, Clare, *The politics of language in the Spanish-speaking world*, Routledge, London and New York, 2000

MARTINELL GIFRE, Emma, *Aspectos lingüísticos del descubrimiento y de la conquista*, Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid, 1988

MARTINELL GIFRE, Emma, *La comunicación entre españoles e indios: palabras y gestos*, Mapfre, Madrid, 1992

MESSINGER CYPESS, Sandra, *La Malinche in mexican literature. From history to myth*, University of Texas Press, Austin, 1991

PAZ, Octavio, *El laberinto de la soledad*, Fondo de cultura económica, México, 2000

PYM, Antony, *Negotiating the frontier. Translators and intercultural history in hispanic history*, St Jerome Publishing, Manchester, 2000

RABUSSIÉ, Juliette, *Fonctions de l'interprétation et de la traduction durant la période coloniale espagnole*, in : DELISLE, Jean, LAFOND, Gilbert, *Histoire de la traduction* [cd-rom pour PC], Gatineau (Québec), 2001, Edition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur, Ecole de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa

RAMOS DÍAZ, Martín, *Libros europeos en la península de Yucatán*, Université de Quintana Roo, www.uqroo.mx/uqroo/gaceta24/pag32_35.htm (page consultée le 14 octobre 2003)

RICARD, Robert, *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Institut d'ethnologie, Paris, 1933

ROSENBLAT, Angel, *Biblioteca Angel Rosenblat, Tomo III: Estudios sobre el español de América*, Monte Avila, Caracas, 1984

SOLANO, Francisco de, *Documentos sobre política lingüística en Hispanoamérica (1492-1800)*, Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid, 1991

SULLIVAN, Thelma D., *Documentos Tlaxcaltecas del siglo XVI*, Universidad Nacional Autónoma de México, México, 1987

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1982

TORRE VILLAR, Ernesto de la, *Instrucciones y memorias de los virreyes novohispanos*, Porrúa, México, 1991

VAL JULIAN, Carmen, *Traduire au Nouveau Monde : pratiques de la traduction en Nouvelle-Espagne au XVIe siècle*, in : COURCELLES, Dominique de, *Traduire et adapter à la Renaissance. Actes de la journée d'étude organisée par l'Ecole*

nationale des chartes et le Centre de recherche sur l'Espagne des XVIe et XVIIe siècles (Paris, 11 avril 1996), Ecole des chartes, Paris, 1998

VALERO GARCES, Carmen, *Traductores e intérpretes en los primeros encuentros colombinos. Un nuevo rumbo en el propósito de la Conquista*, in : Hieronymus Complutenses, *El mundo de la traducción*. Revista del instituto universitario de lenguas modernas y traductores, Número 3, enero-junio 1996, pp.61-73

WERNER, Michael S., *Concise encyclopedia of Mexico*, Fitzroy Dearborn Publishers, Chicago, London, 2001

WOODSWORTH, Judith, *Doña Marina, Interpreter and cultural intermediary*, in : DELISLE, Jean, LAFOND, Gilbert, *Histoire de la traduction* [cd-rom pour PC], Gatineau (Québec), 2001, Edition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur, Ecole de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa

WURM, Carmen, *Doña Marina, la Malinche. Eine historische Figur und ihre literarische Rezeption*, Vervuert, Frankfurt/Main, 1996

ZIMMERMANN, Klaus, *La descripción de las lenguas amerindias en la época colonial*, Vervuert, Frankfurt am Main/Iberoamericana, Madrid, 1997

ZIMMERMANN, Klaus & BIERBACH, Christine, *Lenguaje y comunicación intercultural en el mundo hispánico*, Vervuert Verlag, Frankfurt am Main/Iberoamericana, Madrid, 1997

Table des matières

Remerciements	p.2
1. Introduction	p.4
2. Les interprètes	p.8
2. 1. Les fonctions des interprètes	p.12
2. 1. 1. Guides	p.12
2. 1. 2. Ambassadeurs	p.13
2. 1. 3. Interprètes des missionnaires	p.14
2. 1. 4. Enseignants	p.16
2. 1. 5. Interprètes auprès des tribunaux et de l'administration coloniale	p.17
2. 2. Les lois relatives aux interprètes	p.19
2. 3. Biographies d'interprètes	p.21
2. 3. 1. Julián et Melchior	p.25
2. 3. 2. Jerónimo de Aguilar	p.28
2. 3. 2. Doña Marina	p.34
2. 3. 4. Gaspar Antonio Chi	p.49
3. Le rôle des missionnaires	p.54
3. 1. L'évangélisation dans les langues indiennes	p.56
3. 2. L'introduction de l'alphabet latin	p.60
3. 3. L'œuvre linguistique des missionnaires	p.62
3. 4. L'expansion du nahuatl	p.65
3. 5. L'hispanisation	p.67

3. 5. 1. Les écoles	p.69
4. La traduction	p.71
4. 1. La traduction de textes religieux	p.73
4. 2. Les problèmes de traduction	p.75
4. 3. La censure	p.78
4. 4. La traduction du nahuatl vers le latin	p.79
4. 5. La traduction du latin vers le nahuatl	p.80
4. 6. La traduction du nahuatl vers l'espagnol	p.81
4. 6. 1. <i>Historia de las cosas de Nueva España</i>	p.81
4. 6. 2. Les traductions effectuées à partir de la « <i>Crónica X</i> »	p.84
4. 6. 3. Les traductions juridiques	p.87
4. 7. La traduction de l'espagnol vers le nahuatl	p.89
4. 8. La traduction du latin vers le maya	p.90
4. 9. La traduction du maya vers l'espagnol	p.91
5. Conclusions	p.93
Annexe 1 : Los traductores según las leyes de Indias	p.94
Annexe 2 : Liste (non exhaustive) des grammaires et vocabulaires de langues indigènes écrits par les missionnaires au XVI^e siècle	p.102
Annexe 3 : Liste (non exhaustive) des doctrines et autres textes religieux écrits ou traduits en langues indigènes par les missionnaires au XVI^e siècle	p.106
Bibliographie	p.114
Table des matières	p.123